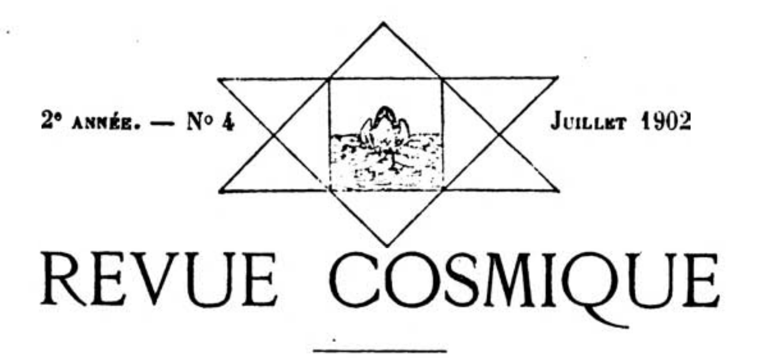
2e ANNÉE. — N° 4 JUILLET 1902



REVUE COSMIQUE

PREMIÈRE PARTIE : ENTRETIENS

DEVOIRS ENVERS DIEU

Avec le sujet que nous abordons aujourd'hui, nous touchons à l'un des points les plus délicats de la doctrine traditionnelle. Il s'agit de dévoiler le piège le plus subtil peut-être, en tous cas le plus séduisant et le plus meurtrier que l'Hostile ait jamais tendu à l'humanité, en trompant à la fois, et les unes par les autres, les défaillances de son courage abattu par une lutte sans trêve et les ardeurs de son désir vers l'idéal de Beauté, de Vérité et d'Harmonie qu'il doit réaliser.

La Tradition raconte quelque part, en ces termes, la Vision de l'une des plus grandes Passives des premiers temps : « Je vois l'Hostile prévaloir partout sur la terre et les Hommes-divins-et-humains (1) se cacher pour échapper à la persécution. Tout est ramené au plan physique ; partout se dressent des images et des

(1) On comprend ici sous le nom d'*Homme divin et Humain* celui qui, représentant du type véritable de l'Homme restitué, est capable de vivre, équilibré, à la fois sur le plan terrestre et dans le monde divin.

formes d'êtres en terre semblables à celles qu'a faites Lmek (1). Chacun est tenu de se prosterner devant elles en disant : « Vous êtes nos Dieux. » En outre chaque Dieu est déclaré par ses sectateurs le seul et unique Dieu, et ceux qui adorent d'autres divinités sont poursuivis par le mépris ou la haine.

« De temps en temps, un Homme-divin-humain manifeste sa puissance pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale ; mais le plus souvent il est immédiatement dépouillé de son corps physique, afin d'être mis dans l'impossibilité d'influencer la terre et l'Homme.

« Cependant, çà et là quelques hommes d'une grande puissance et d'une grande sagesse, possédant la connaissance des choses invisibles, réussissent à se protéger, à influencer le peuple qui les entoure et à manifester un rayon de la lumière des anciens jours ; il se produit alors une clarté locale qui fait ressortir encore le, ténèbres universelles.

« Mais dès que ces sages ont quitté la terre, leur Souvenir devient entre les mains de l'Hostile un nouvel instrument de désordre. S'apercevant qu'il ne peut prévaloir contre eux, il en fait des dieux et il prescrit aux hommes de les adorer comme tels.

« Ainsi à mesure que les Hommes croissent en se multipliant, les dieux aussi se multiplient, et croissent et en même temps, la division, la haine va toujours grandissant : partout les fausses lumières, voilent la lumière de la Vérité ! »

C'est en quelques mots l'histoire de l'origine des religions où la Tradition s'est perdue dans la faiblesse des hommes harcelés par l'Hostile et dans l'ignorance croissante de leur formation, de leur but, de leur mission terrestre, de la cause même de leurs souffrances.

---

(1) Dans la Tradition, Lmek est un descendant de Kahi qui, particulièrement anxieux de réaliser son propre idéal dans la matière de plus grande densité, faisait de cette matière, représentée par l'argile, des formes auxquelles il donnait la vitalité. Elles furent ensuites accaparées par l'Hostile et lui permirent d'aborder la terre. C'est l'histoire conservée chez les Grecs par la fable de Pygmalion et de Galathée ; de leur union naquit Paphus, fondateur de Paphos, où était spécialement adorée la *Vénus noire*.



Sheth instruisant son peuple avait dit : (1) « Vous êtes une partie de l'Unité Cosmique : chacun de vous peut donc, selon ses capacités et son évolution, parvenir à la connaissance de tout ce qui est connaissable. Il n'y a pas de limites pour vous à cette connaissance parce que celle de votre origine et de votre entourage est inépuisable ; quelque vastes que puissent être vos capacités de réception individuelles ou collectives, ce qui cherche à être reçu est plus grand encore que ces capacités. Ne vous laissez donc tromper par personne.

« Comme vous êtes effets de la *Cause Cosmique*, rien ne vous est impossible, rappelez-vous donc toujours qu'il n'y a pour vous rien de miraculeux ni de surnaturel.

« Vous qui êtes dans le corps, vous pouvez seuls développer la matérialité qui correspond à son degré de densité ; vous pouvez, en outre, sensitiver des états de raréfaction qu'aucun être individuel ne peut percevoir. »

Un peu plus tard, *Chi*, rappelant ces mêmes instructions, avait encore dit aux chefs du peuple : « Vous vous souviendrez des paroles de Kahi et de Sheth. Vous ne rendrez hommage, en fait, en parole, en signe, en pensée, à aucune Formation, à aucun état ou degré d'être individuel, parce que vous êtes les représentants de Kahi qui fut formé par *Brah Elohim* à sa similitude, et dont l'héritage légitime est la domination sphérique matérielle. »

Mais ces enseignements essentiels n'ont pas tardé à être oubliés ou dénaturés par l'action subtile de l'Hostile sur l'esprit des chefs eux-mêmes. Nous avons dit, notamment, comment les Mages, successeurs des descendants de Kahi, furent égarés et égarèrent les peuples (2). Ces premières erreurs n'ont fait que se développer sous l'effet continuel de la souffrance ou de l'ambition ; le mystère a succédé à la lumière si simple de la Tradition ; la foi volontairement ignorante à la précision de la Science. La notion grandiose de l'Attribut de la *Cause Cosmique* et de son sacrifice, celle de la

(1) Voir n° 11 de la *Revue*, 1[er] année, p. 649 et suivantes.

(2) Voir n° 12, 1[er] année de la *Revue*, p. 717 et suivantes.

réalisation de l'Universelle CAUSE SANS CAUSE par l'Harmonie de la Matière et de l'Esprit, ont fait place à l'adoration des dieux personnels passionnés et redoutables qu'on ne peut apaiser que par la prière, la soumission désolée ou la résignation dans la souffrance; souvent même par le sacrifice ! L'homme n'aspire plus qu'à fuir le plus tôt et le plus loin possible ce séjour terrestre dont il était appelé à faire un lieu de délices éternellement croissantes parce qu'il le prend pour la géhenne ignominieuse d'un créateur offensé et implacable en sa vengeance.

Tels sont les préjugés que nous allons retrouver au fond de toutes les doctrines philosophiques ou religieuses de notre temps. Nous en avons déjà fait la revue rapide au début de cette étude sur la Conduite de la vie (1), mais il n'est pas inutile d'y revenir pour en faire ressortir particulièrement ce qu'elles nous disent sur ce sujet si important du présent entretien.

En écoutant les doctrines purement matérialistes ou plus généralement toutes celles qui n'admettent aucune communication de l'Homme avec le monde divin, aucune influence supérieure sur les affaires terrestres, nous voyons les autres se partager suivant leurs opinions sur l'origine du monde, sur sa destinée et celle de l'Humanité, et sur la Cause du mal qui y règne. C'est-à-dire sur le passé, l'avenir ou le présent de ce monde où nous vivons.

Ceux qui font sortir l'Univers et ses habitants des mains d'un Créateur individuel et extérieur, font en même temps de leur Dieu un Père plein de tendresse pour son œuvre qu'il gouverne comme un monarque absolu et sur laquelle il veille avec sollicitude. Nous ne sommes alors qu'un demi-être, l'ombre de l'Etre immuable qui nous a créés pour nous faire participer en quelque mesure à sa propre béatitude, à la condition toutefois que nous sachions nous en montrer dignes. C'est la notion de la Providence divine.

En même temps qu'elle conserve l'Ordre et l'Harmonie de la

(1) Voir n° 1, 2e année de la *Revue*.

Création, s'étendant jusqu'au moindre de ses détails, elle se fait individuelle aussi en surveillant d'une sollicitude infatigable jusqu'à la moindre des créatures. La Toute-Puissance divine se manifeste pour l'Homme non seulement comme celle d'un Père de qui il peut attendre tout appui, tout secours, toute faveur jusque dans le moindre de ses besoins, mais aussi comme celle d'un législateur qui lui a fixé certaines prescriptions plus ou moins rigoureuses et d'un juge au tribunal duquel il doit comparaître à la fin de sa vie terrestre pour entendre fixer son avenir d'après son passé.

Pour ce qui est de l'étendue de cette loi divine, ou de celle de cette juridiction céleste, ainsi que de sa sanction, on sait assez combien les enseignements sont variés, s'étendant depuis l'indulgence la plus tendre qui ne sait rien refuser à la prière de la créature, jusqu'à la rigueur inflexible d'un janséniste qui suspend l'avenir de l'âme humaine à la grâce purement arbitraire de son Créateur, nous laissant jusqu'au dernier jour ignorer notre sort et sa prédestination.

Nous ne pouvons pas attendre beaucoup plus du côté de la science spiritualiste pour qui nous sommes aussi ce semi-être, créature infime d'une pensée arbitraire ; comme notre sort est limité par la Grâce, notre science elle aussi est à jamais bornée par l'étroitesse incurable de notre intelligence : la *Foi* est donc le seul remède à notre ignorance que le Créateur éclaire quand et comme il lui plaît et dans la mesure qui lui convient : Il laisse percer cependant dans nos ténèbres quelque lumière, par ses révélations diverses, mais ce ne sont encore que des lueurs dont l'éclat s'enveloppe du nuage souvent bien épais du Mystère. Il est vrai, qu'aujourd'hui surtout, quantité de spiritualistes corrigent ces tristes perspectives par la croyance en une série de vies successives où la connaissance va toujours croissant et peut devenir illimitée ; mais par contre, quantité de *fidèles* affirment que la croyance aveugle aux mystères donnés comme révélés fait partie de cette législation divine sans laquelle l'Homme encourt la condamnation finale. Et parmi ceux-mêmes qui admettent l'infinie perfection de la connaissance, et la participation future à

la Vérité totale, combien n'en est-il pas qui n'en reconnaissent l'acquisition possible que par la Foi, seule capable de mériter du Créateur la Révélation de ses mystères. Bien d'autres encore ne recherchent la connaissance que pour s'en démontrer la vanité même, convaincus que la fin de l'Homme est de se perdre, loin de ce monde des formes illusoires, dans l'incompréhensible absolu où la raison et l'intelligence iront s'abîmer.

Sous la diversité de ces principes, une triste uniformité nous apparaît, celle de la misère incurable, irrémédiable, on pourrait dire même de la nullité de l'Homme en face de son Créateur ! Sous une si haute Souveraineté, sa dépendance est si grande qu'il lui est prescrit de s'anéantir devant la Majesté divine, dans son esprit par l'adoration et dans sa volonté par l'obéissance absolue. Comme il n'a aucun droit aux bienfaits de la volonté divine, sa prière doit proclamer avec son indignité, la gratuité des dons de Dieu. C'est la condition rigoureuse des grâces qu'il en peut espérer ; Dieu les distribue comme il l'entend. Mais la justice du Créateur est beaucoup plus ferme que sa Providence ; l'Homme peut bien, il est vrai, enfreindre s'il lui plaît les lois que Dieu lui a tracées, mais il doit savoir qu'elles ne sont qu'une pierre de touche pour l'appréciation de sa conduite terrestre ; cette courte vie n'est pour lui qu'un temps d'épreuve qui sera suivi du jour de la justice, et s'il n'a pas compris que la souffrance qu'il y devait subir n'avait pour but que de le détacher de cette terre, son supplice n'a fait que commencer. La moindre des peines qu'il devra subir, nous disent les réincarnationistes, sera de revenir souffrir jusqu'à ce que cette torture lui ait ouvert les yeux sur la malédiction attachée à toute la région matérielle du Cosmos, à toute une partie de l'œuvre de son Créateur qui la lui a cependant imposée dès l'origine !

A ce triste tableau, voici ce qu'oppose la *Tradition :* Bien loin d'être maudite, la Matière est la manifestation même, le revêtement précieux, recherché, sans cesse désiré par l'Esprit qui, sans elle, ne connaît ni la vie, ni la conscience, ni la plénitude de sa béatitude infinie. Tout aussi divine que l'Esprit et absolument égale à lui, en face de l'Impensable absolu, la Matière est pé-

nétrée de l'Un Indivisible dans toutes ses formes ; depuis le plus grand des mondes jusqu'au plus petit des atomes de la Substance la plus subtile, jusqu'au plus dense des grains de poussière, tout frémit du désir d'unir éternellement en soi la matière à l'esprit, ou de la joie impérissable de cette union toujours plus harmonieuse, plus complète et plus intime : *Mens agitat molem ;* la matière est le Temple vivant du Dieu qui l'anime et l'illumine de son ineffable activité ; tous les échos y répètent l'hymne indicible de l'Eternel Amour, dont tous les livres saints se sont efforcés de rendre la majestueuse ivresse. Et dans ce Temple si admirablement ordonné jusque dans le reste de désordre qu'exige encore son achèvement complet, l'Homme représente le Sanctuaire, le Saint des Saints, le chœur où s'accomplit l'ineffable union de l'Eternelle Dualité, le Mariage Divin. Seul l'Homme est semblable au chêne de la Fable qui pouvait se dire celui de qui la tête au ciel était voisine et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Sans l'Homme terrestre, l'Esprit, découvert, dénudé, rentre inconscient, méconnu et comme abandonné dans le majestueux isolement de l'Empyrée, dans les glaces de l'Intangible Absolu ; sans l'Homme, la Matière retombe inerte et désolée dans les ténèbres impénétrables de l'éternelle Immobilité : le silence de la mort va succéder partout et à jamais à l'hymne joyeux de l'Éternel Amour.

Sans l'Homme où serait le cœur, qui sentirait palpiter dans sa chair les désirs ardents de la matière pour l'enfantement des formes et la réalisation de l'Idée ? où serait le cerveau qui recevrait pour les transmettre à la Nature, anxieuse de la manifester dans ses harmonies suprêmes, la Pensée perdue dans la solitude des Empyrées ? Où serait le bras capable d'aider de son concours intelligent et fort les enfantements de la Terre fécondée par l'Amour de la Pensée divine, où serait la main digne d'élever à la naissance vers les bénédictions du Père les nouveau-nés de la Maternité Universelle ? Où serait le sacerdote capable et digne de célébrer les joies de ces noces éternelles entre la Pensée toute-Puissante et la Beauté vibrante de la Matière,

source inépuisable de la Vie Cosmique et de ses béatitudes ?

C'est pour leur accomplissement que l'Attribut de la Cause Cosmique lui-même s'est offert en holocauste au feu du désir Universel, se dispersant pour les vivifier dans l'infinie multitude des atomes inertes avec la certitude de renaître un jour de ses propres cendres, éclatant et rajeuni au cœur de *l'Homme divin et terrestre*.

Ainsi que les Formations sont toutes, collectivement, dans l'Etre du Grand Formateur, Il est lui-même en elles individuellement, et c'est ce qui constitue l'Ordre Cosmique de l'individualité. La Formation n'est pas moins essentielle au Formateur que celui-ci l'est à la Formation ; et c'est par l'union des formes individuelles dans les divers degrés de raréfaction et de densité que s'accomplit l'intégralité de l'Etre ; elle est donc atteinte dans son équilibre par la perte ou l'affaiblissement du moindre d'entre eux. Et l'Homme est le centre de tous ces états et degrés qu'il rassemble en sa Constitution normale. Supprimer dans le Cosmos cet être intermédiaire, c'est y substituer un viol véritable de la Matière par l'Esprit à l'hymne superbe de leur Eternel amour !

Mais, va-t-on dire, où est-il cet homme divin terrestre ? Comment justifier de pareilles assertions en présence de l'état actuel de l'Humanité, si pitoyable que quantité de hautes intelligences n'hésitent pas à proclamer pour sa loi générale l'implacable combat pour la vie, la destruction perpétuelle de l'Homme par l'Homme, la Fatalité de l'individualisme absolu ?

Nous voici donc en présence d'un second problème plus redoutable encore que le précédent, celui du mal dans l'Univers, et avec lui reviennent maintes interprétations nouvelles de nos droits et de nos devoirs envers la Divinité.

Beaucoup de ceux qui la représentent comme une individualité extérieure au monde et infiniment douée de toutes les qualités ne réussissent à justifier le mal que par la chute de l'Homme créé à l'origine pour le bonheur parfait. Les uns veulent que ce bonheur ne lui ait été accordé, pour ainsi dire, que sous condition suspensive; il devait résister à certaines

tentations auxquelles son Créateur lui-même l'aurait soumis pour éprouver sa fidélité, comme si Dieu eût craint de sa part une révolte dont d'autres créatures plus élevées encore auraient donné l'exemple avant lui. D'autres expliquent cette chute par la présence dans le Monde de certains dangers dont l'Homme, prévenu cependant par son Créateur, n'aurait pas su se préserver ; mais ils ne peuvent nous expliquer la fatalité de cette imperfection dans l'œuvre d'un ouvrier parfait et tout-puissant.

Quoi qu'il en soit, les uns et les autres ne voient de remède à la condition misérable de l'homme déchu que dans cette soumission aveugle, humiliée, déprimée d'un coupable couvert de honte et tourmenté du regret de son imprudence, poursuivi par le remords de sa faute qui a soulevé la colère, la vengeance d'un Père dont la Puissance n'a pas de bornes. Ainsi livré à la perspective d'un châtiment dont rien ne peut fixer la limite, ne pouvant compter que sur la grâce tout arbitraire de son juge qui est en même temps son seul législateur, l'Homme se voit encore troublé jusque dans sa désolation même ; sollicité sans cesse à renouveler, à aggraver sa faute par ceux qui l'y ont précédé, il n'a pas même le loisir de s'abîmer dans la paix d'une douleur respectée pour racheter son salut : Que peut-on imaginer de plus misérable que cette torture sans cesse renouvelée sur sa créature de prédilection, par un Créateur qui semble ou plus raffiné dans sa vengeance, ou plus impuissant dans son pardon que ne le seraient la plupart des hommes ?

Aussi, comment s'étonner qu'un si grand nombre d'intelligences, et non des moindres, se refusent à accepter des contradictions si révoltantes pour la raison humaine. Se rapportant donc à celle-ci plutôt qu'à la foi d'une révélation d'ailleurs fort contestable, nombre de déistes tentent de nous expliquer autrement l'existence du mal dans le Monde qu'ils attribuent à la création de leur Dieu personnel.

Le Créateur qui est infini, nous disent-ils, n'a pu faire le monde que dans le Temps et l'Espace ; or, ces conditions limitées ne pouvaient recevoir l'Infini ; l'œuvre est donc forcément inférieure à l'ouvrier ; il en résultera, notamment dans la consti-

tution humaine, la présence inévitable d'un élément rebelle à l'ordre Cosmique ; c'est par lui que notre intérêt, que nos désirs se trouvent si souvent en contradiction avec les sollicitations de notre conscience, et c'est de ce conflit que résulte la souffrance, avec la notion du mal. — Le malheur est inhérent à la condition humaine ; il prouve que le séjour naturel de l'Homme n'est pas sur terre, mais auprès du Créateur lui-même, là où le fini n'est plus en conflit avec l'Infini, en dehors de l'œuvre matérielle inférieure à l'ouvrier, au delà du Temps et de l'Espace.

Cette doctrine fort spécieuse oublie seulement de nous expliquer son assertion fondamentale, à savoir comment son Créateur tout-puissant reste soumis à la fatalité du Temps et de l'Espace. Elle est au reste fort embarrassée de nous dire encore comment il se fait que les créatures ne soient pas du moins, pendant les inévitables souffrances de cette vie, assujetties à des conditions égales sinon identiques. Elle se récuse enfin quand il s'agit de nous donner la moindre idée de cet état où la créature, tout en gardant sa conscience, échappe aux nécessités du Temps et de l'Espace, source de nos maux physiques aussi bien que moraux. Nous verrons bientôt comment ces notions disparaissent avec celle d'une création tirée du néant par un Dieu personnel.

D'autres moralistes croient échapper à ces difficultés par cette théorie de l'évolution à laquelle les découvertes de notre temps sont venues prêter tant d'éclat. La souffrance, nous affirment-ils, n'est qu'une conséquence de l'imperfection actuelle du monde, mais il en sortira parce qu'il a en lui le germe d'une progression indéfinie, et à l'appui de cette assertion, on nous développe ces doctrines fort séduisantes, dont nous avons parlé déjà, des réincarnations successives et du Karma.

Fort bien, dirons-nous, mais comment pourrez-vous concilier, à votre tour, la fatalité de cette imperfection, même temporaire, avec la toute-puissance de votre Dieu créateur? comment pouvez-vous, vous aussi, nous donner la notion seulement de cet état d'esprit pur, où la conscience individuelle se conserve en dehors de toute limite de temps ou d'espace, en dehors de toute oppo-

sition, c'est-à-dire dans l'Unité la plus absolue, la plus opposée à l'individualité même ?

Car tous les spiritualistes dont nous venons de parler s'accordent du moins sur un point : la terre, le monde matériel sous quelque forme que ce soit n'est pas le séjour naturel de l'homme ; il doit tendre à s'en échapper le plus tôt possible ; et puisque ceux-ci n'admettent pas les rigueurs ou la grâce arbitraire d'un Dieu vengeur, il ne leur reste de salut que dans le mysticisme ; l'ardeur seule du désir de spiritualité pure finit selon eux par nous arracher à la géhenne de la Matière ; quelques-uns, comme les Bouddhistes y joignent l'effort mental propre à nous persuader que cette matière n'est même qu'une illusion de l'Esprit qui, la reconnaissant, n'a plus qu'un désir, l'annuler, supprimer la vie totale avec le Cosmos. C'est la théorie commune à toutes les écoles pessimistes : pour elle la fatalité du mal n'est qu'une erreur de l'Esprit qui a voulu sortir du repos Inconscient, seul état possible de béatitude. Seulement cet état lui-même n'est pas durable, car qu'est-ce qu'un bonheur qui ne peut pas se sentir ? l'Esprit sortira donc à nouveau du calme de son inconscience pour reproduire l'illusion du monde, sauf à l'annuler encore, quand il l'aura reconnue, et ainsi, éternellement hésitant entre la vie et la mort, il accomplit sans cesse ce rythme d'incurable souffrance.

Est-il possible de peindre sous des couleurs plus sombres encore, l'inévitable fatalité du mal ? Quelques matérialistes y réussissent cependant en proclamant pour loi suprême du Cosmos l'implacable combat pour la vie et le cycle fermé, pour le triomphateur lui-même, des éternels renouvellements de ce que la mort détruit sans cesse !

Comment s'étonner qu'en face de pareils désespoirs tant d'âmes préfèrent encore les douloureux appels du mysticisme lancés dans le vide des cieux inconnus, ou les supplications humiliées à l'adresse d'un Dieu vengeur et redoutable ?

Il est vrai que tous les matérialistes, tous les athées n'ont pas le triste courage de se résigner à de pareilles désolations ; la plupart d'entre eux, comptant sur la suprématie des lois harmo-

niques, nous représentent un avenir, où la fatalité de l'ordre triomphera par le cours de l'évolution progressive sur la fatalité du désordre originel. Contradiction singulière ; ceux qui ne voient dans l'intelligence qu'un produit de l'évolution née dans l'hincohérence la plus complète et conduite par les seuls caprices du hasard, lui désignent pour but final cet idéal même qu'ils ont commencé par nier avec la plus grande énergie ; la pensée, le désir de l'Harmonie synthétique ! Et qu'est-ce, du reste, que cette *matière* qu'ils proclament comme le seul Etre ? qu'est-ce autre chose qu'un Dieu créateur ou plutôt le mandataire inerte, l'instrument tout passif d'un Dieu aussi inexplicable au moins que celui des Déistes, la Fatalité ?

Un seule d'entre eux, mais un maître, dans une proclamation récente dont nous avons rendu compte il y a quelque temps (1), Hœckel a, dans sa sincérité, proclamé la nécessité de reconnaître la coexistence de deux sortes de matières ; l'une active, l'autre passive, et nous avons vu combien cette déclaration se rapproche de la seule solution plausible, celle qui déclare également divines, également inconcevables pour l'esprit humain, l'Activité infinie, l'Infinie Pensée, dont les déistes ont fait leur Dieu personnel, et l'Inertie complète, l'Infinie substance, que les Matérialistes s'obstinent inutilement à proclamer seule.

Telle est aussi la Doctrine que la Tradition nous a conservée ; comme nous venons de le rappeler tout à l'heure aux partisans de la Providence individuelle.

Quoi qu'il en soit, les diverses croyances que nous venons d'énumérer n'aboutissent qu'à deux sortes d'attitude envers la divinité : ou la soumission plus ou moins résignée et suppliante, l'espoir d'un appui supérieur, d'une rédemption ; ou la résignation plus ou moins fière à la fatalité. Mais qu'elles varient de la désespérance absolue à l'espoir résigné et soumis ou au défi qui ne reculera devant rien pour obtenir du moins la satisfaction éphémère mais immédiate, ces solutions n'aboutissent

(1) Voir page 114 2° année de la « Revue ».



toujours qu'à l'abandon, au renoncement de la personnalité humaine.

Et au fond, toute solution sur la conduite à tenir envers la Puissance quelle qu'elle soit qui domine l'Humanité, se résout par celle que nous donnons à la question de nos destinées futures : sous tous nos raisonnements, sous tous nos articles de foi se cachent nos doutes et nos craintes en face de l'énigme terrible que nous pose la Mort. C'est là le sphinx véritable. C'est pour le vaincre, c'est pour échapper à sa terreur que nous lui demandons l'espoir d'une compensation future à nos maux actuels, que nous implorons cette toute-puissance estimée supérieure à la sienne, ou qu'incapables ni de croire à celle-ci ni d'accepter celle-là, nous affectons l'attitude d'un inutile défi dont la tombe fait ressortir la vanité en engloutissant tous ses oripeaux.

Mais quel que soit l'un ou l'autre de ces deux partis, si nous nous y arrêtons, nous tombons toujours en contradiction avec tous les instincts, tous les désirs, de notre vie terrestre actuelle. C'est en vain que nous essayons de tromper, par la jactance d'un matérialisme qui se croit fort, nos aspirations vers l'éternité de notre idéal ; la moindre de nos émotions profondes arrache un cri d'appel ou de défi au plus décidé des esprits forts. C'est plus inutilement encore que nous tentons de déraciner de nos âmes les désirs d'exercer nos sens et la joie de vivre ; la nature y répond jusqu'au dernier de nos jours par de terribles réactions et ce n'est qu'aux plus forts qu'il est permis d'achever, sans y perdre ou la raison ou le cœur ou la conscience elle-même, cette vie de rigueurs que la logique impose à toute âme courbée sous la crainte de la justice divine. C'est à cause de cette contradiction constante entre nos croyances et la nature que nous oublions si facilement nos devoirs envers la Divinité malgré tous nos efforts pour les graver au fond de notre conscience. Ne devrions-nous pas en conclure que nous nous égarons sur leur nature plutôt que de croire que la Puissance suprême ait voulu, ait pu, nous poser une énigme si insoluble, compliquée d'aspirations si différentes ?

Fuyons la terre, réfugions-nous au ciel, là seulement est notre destinée, s'écrient les spiritualistes et les mystiques de tous genres, parce qu'ils ne peuvent concevoir Dieu autrement que comme une personne extérieure au Monde, qui peut les en tirer pour leur offrir les joies d'un paradis spirituel. Votre Ciel n'est qu'une chimère, répondent avec les athées et les matérialistes tous ceux qui ne croient qu'à la vie terrestre et à l'éternité de ses misères, ou même les déistes qui préfèrent encore le doute à l'inexplicable doctrine d'un dieu personnel. Mais combien peu songent à cette fin si simple que nous proprose la tradition : réaliser le ciel sur la terre ? Les partisans de la réincarnation eux-mêmes ou ceux de l'évolution semblent n'y pas songer, soit qu'ils se laissent éblouir par l'illusion de la supériorité de l'Esprit sur la Matière, soit que, reniant l'une ou l'autre, ils ne puissent se proposer l'équilibre de leur union.

Quelques rationalistes cependant se rapprochent autant que possible de cette solution, puis s'y refusent au dernier moment par une considération singulière : Ils nous montrent parfaitement que nous ne pouvons avoir été mis au monde qu'en vue du développement complet et de l'exercice harmonieux, de toutes nos facultés et de nos besoins matériels, intellectuels, psychiques, sentimentaux, ainsi que de notre libre volonté. Ils reconnaissent encore qu'il peut être permis à l'humanité collective de se rapprocher toujours plus de ce but idéal en se développant dans la suite indéfinie des temps, mais comme ils ne savent rien ou ne veulent rien entendre des choses de l'invisible, voyant que l'individu ne peut satisfaire en cette vie si courte la moindre part de ses aspirations, ils en concluent tout au plus qu'un autre monde sur lequel ils n'ont cependant aucune donnée, doit nous recevoir après la mort et combler tous nos vœux.

La tradition répond à ce dernier doute comme aux difficultés des autres doctrines en nous montrant l'homme naturellement doué de facultés actuellement latentes qui lui permettent de communiquer à volonté avec tout le reste du Cosmos, et tous les occultistes la suivent aisément dans cette assertion que l'expérience même démontrera sans doute de plus en plus clairement.

Et par ces facultés mêmes, dans la puissance qu'elles signalent, la Doctrine Cosmique nous fait apercevoir les instruments d'un progrès rapide, capable de transformer non seulement l'homme lui-même, mais aussi tous les êtres qui l'environnent et jusqu'à son séjour actuel. Elle est donc en droit de promettre une terre où toutes nos facultés trouveront à s'exercer dans une satisfaction indéfiniment croissante. Et comme elle nous montre dans nos souffrances et dans la Mort même l'effort de l'imperfection par laquelle l'homme devait passer avant d'arriver à l'équilibre harmonieux de ses propres facultés, nous pouvons bien admettre aussi, comme elle l'enseigne, que la vie terrestre puisse être rendue quelque jour, sur notre séjour perfectionné, à tous ceux chez qui la puissance et le désir de réalisation matérielle de l'Idée auront été assez forts pour résister à toutes séparation partielle, si longue qu'elle soit.

Admettez cette explication traditionnelle et dès ce moment vous ne pouvez plus vous plaindre que la vie telle que nous la voyons ne puisse suffire à votre tâche, soit un cadre trop petit pour l'exercice de vos facultés. Il n'en est pas une au contraire que vous deviez négliger, car les plus simples, les plus matérielles sont aussi indispensables à la manifestation de la Cause Cosmique qu'elle l'est de son côté à l'exercice et au développement de vos pouvoirs. C'est la vie commune, dans toute son étendue, jusque dans le dernier de ses détails et c'est elle seule qui vous doit conduire à la vie Céleste, votre idéal. Une seule chose vous est demandée à tous, faire en vous-même l'équilibre de votre propre personnalité, développée aussi largement que possible. Moyennant quoi vous serez assurés de trouver dans tous ceux qui vous sont réellement supérieurs, l'appui que vous attendiez de la Providence de votre Dieu personnel, et cela, quelque élevées que puissent être vos aspirations, car nous pouvons répéter avec Sheth : *Quelque fortes que puissent être vos capacités de réception, ce qui cherche à être reçu est plus grand encore.*

Organisez donc avec sincérité la hiérarchie de la société humaine et vous pouvez être assurés d'être mis, par sa chaîne, en

communication directe avec la divinité même, en proportion exacte de votre capacité à la recevoir, comme vous pouvez être assurés de participer à sa manifestation, de lui être même indispensables, du moment que vous remplirez avec sincérité le rôle, si petit qu'il soit, dont vous êtes capables en la vie terrestre. L'avenir vous offre l'éternité pour vous élever aussi haut que vous le voudrez sur cette échelle de Jacob dont le pied est solidement posé sur la terre.

Sans doute nous n'avons pas encore réalisé cet équilibre qui ne doit plus laisser place à l'erreur, à l'hésitation, au mal. Mais c'est à nous hommes, et à nous seuls qu'incombe le soin de l'achever pas nos efforts, parce qu'en nous seuls vient s'unir l'inertie de la matière la plus dense à la perception de l'idéal le plus élevé. Dieu nous attend pour se manifester complètement par nous et à nous-mêmes. Qu'allons-nous donc l'implorer comme un sauveur ou le redouter comme un juge implacable ? C'est en nous et en nous seuls que nous pouvons le trouver, brûlant du désir de se manifester, nous confiant le soin de hâter sa réalisation. C'est lui qui illumine nos âmes des rêves de l'idéal, c'est lui qui enflamme nos cœurs de son amour infini pour l'harmonie totale et l'union de tous les êtres ; mais c'est lui aussi qui fait vibrer en nos chairs la joie de vivre et le désir si indéracinable de vivre encore, de vivre toujours !

La conclusion de ces données sur nos devoirs envers l'Impensable est simple comme elles : Ils se réduisent à peu près à ce seul précepte : Etre un Homme normal, équilibré, aussi rapproché que nous le pouvons de l'Homme-Divin et terrestre, c'est-à-dire de l'Homme incorporé, en qui la matière est aussi divine que l'Esprit et qui, par là même, assure son immortalité terrestre avec l'harmonie de son séjour.

Etre Homme accomplissant de son mieux la vie terrestre, la vie commune, pour réaliser l'esprit dans la matière, c'est donc manifester Dieu lui-même, mais ce simple devoir en comporte plusieurs autres qui peuvent s'énoncer selon les formules ordinaires, quoique avec une portée, un sens bien différents.

Il emporte d'abord *l'humilité*, parce que si nous savons que

nous réalisons l'Eternel Impensable, que nous sommes nécessaires à sa manifestation, nous savons aussi qu'elle n'est complète que dans l'Universalité du Cosmos et que devant cette immensité de l'Espace et du Temps comme au milieu de la multitude des êtres notre infimité disparaît presque jusqu'à s'annuler.

Vivre en Homme terrestre équilibré, c'est aussi *obéir* à Dieu parce que nous devons vivre non pour nous-mêmes que l'isolement égoïste rend immédiatement périssables, mais pour lui et pour lui seul qui est l'Universel Eternel et par qui nous acquérons la participation à l'Eternelle Universalité. Bien plus, c'est la seule manière de lui obéir, c'est aussi la seule de *le servir*, parce que nous ne sommes nés que de son infini et éternel désir de joindre son infinie activité à sa passivité infinie.

Un autre devoir qui ressort de cette obligation d'être Homme terrestre est celui de *comprendre* l'Impensable de toutes les facultés de notre intelligence, afin de le réaliser toujours mieux, et par conséquent de développer notre mentalité par tous les moyens qui sont en notre pouvoir. On doit voir ici l'un de nos devoirs les plus essentiels, car comment pouvons-nous obéir à Dieu si nous ne le connaissons pas ? comment le servir autrement qu'en proportion de la connaissance que nous aurons acquise de sa présence en nous-même, de son unité qui, par le pathétisme, nous relie à nos semblables et à l'Univers entier ?

D'ailleurs, le connaître c'est l'*aimer*, c'est se plaire à l'*adorer* de toute son âme et en proportion même de notre connaissance. Nous ne dirons donc pas qu'*aimer* Dieu et l'adorer soit un devoir parce que l'amour ne s'impose pas ; la contrainte le fait périr aussi vite qu'il s'épanouit dans la libre appréciation.

Mais, par contre, nous devons noter comme un devoir encore, parce qu'il dépend de nous, et comme un devoir rigoureux, la *Sincérité*, sans laquelle nous ne pouvons voir clair ni en notre âme, ni en notre mentalité, pour distinguer le Dieu qu'elles revêtent.

La Tradition ne demande donc à l'homme ni la foi qui s'incline aveuglément devant le mystère, sous prétexte que l'ignorance humaine est incurable, ni cette humilité désolée qui nous

jette en coupables, couverts de honte, abîmés dans le désespoir aux pieds d'un Dieu vengeur, sous prétexte que l'homme est déchu par sa faute et par son origine. Nous relevant, au contraire, du milieu de nos faiblesses et de nos souffrances, à la hauteur de l'Attribut divin qui s'est offert en holocauste pour s'incarner en chacun de nous, sans rien perdre cependant de son Unité, la Tradition nous rappelle non seulement que nous sommes les fils d'un même Père divin, mais que nous sommes aussi son sanctuaire, son refuge le plus aimé, l'espoir de sa réalisation suprême, et que c'est seulement par la dignité de notre vie terrestre équilibrée et sanctifiée, non par l'égoïsme d'un mysticisme qui le trahit, que nous pouvons répondre à ces espérances superbes, à cet appel divin.

Mais qu'on n'aille pas équivoquer sur l'orgueil prétendu d'une pareille assertion ; nous ne cessons de le répéter et de le démontrer ; ce n'est que dans une humilité sincère que, simple cellule du Tout vivant, chacun de nous peut contribuer à manifester l'*Impensable* Cause sans Cause ; humilité pleine de noblesse, autant que d'amour et de charité, non pas humilité déprimée et honteuse qui déshonorerait à la fois et le prétendu Créateur et la Créature qu'il aurait produite pour les insurmontables épreuves ; humilité pleine de courage, de prudence et d'espoir aussi, parce qu'elle sait à la fois et quels obstacles elle devra vaincre, et pour quelle cause sublime, ineffable, elle les affronte, au milieu de ses semblables de tous les rangs.

Et par là même encore, la Tradition ne demandera pas à tous les hommes ni les mêmes devoirs indistinctement, ni la même rigueur dans leur application. Elle mesurera forcément les responsabilités aux capacités psychiques et mentales, c'est-à-dire au degré selon lequel chacun de nous est capable de percevoir en soi le Dieu qu'il doit servir. C'est sur une pareille mesure qu'elle établit, par l'Initiation, cette hiérarchie qui rejoint à toute la chaîne divine et, par elle, à la *Cause Cosmique*, à la Cause sans Cause elle-même, jusqu'au moindre des membres de l'Humanité terrestre, passée aussi bien que présente. Elle doit donc, en même temps et par la même cause, exiger comme un devoir

pressant, de chacun de nous, le sentiment et l'observation de notre responsabilité envers tous ceux qui peuvent dépendre de nous ou compter sur nous à quel titre que ce soit. C'est d'eux que nous sommes particulièrement responsables, nous répète-t-elle sans cesse, et quiconque rompt cette chaîne infinie pour la satisfaction de son propre égoïsme, en est rejeté forcément, au plus grand péril de cette personnalité même dont il s'est montré trop jaloux : Ses frères ne demanderont cependant qu'à le reprendre en leurs rangs, car la moindre perte est une souffrance générale, et le Psycho-intellectuel a pour adage de ne rien dissoudre, sans une nécessité absolue à laquelle il ne se résigne jamais qu'avec la plus grande peine.

C'est ainsi qu'une fois de plus, la charité s'impose comme un devoir envers Dieu lui-même ; sans elle, sa réalisation resterait individuelle, ne pourrait s'achever dans l'Unité Cosmique.

En résumé : Culture croissante de notre intelligence ; prudence toujours anxieuse de l'Equilibre ; courage sans résignation ; force sans orgueil ; humilité sans abjection ; charité sans faiblesse ; application de toutes ces vertus à la vie terrestre : voilà les devoirs que nous dicte notre condition humaine en face de la Divinité. Ce sont les mêmes que nous avons trouvés pour règle de notre conduite envers nous-mêmes et nos semblables, précisément parce que c'est par la vie commune et par elle seule que nous pouvons répondre au vœu de l'Impensable en achevant de le manifester dans le monde, et par là ces devoirs reçoivent une unité, une harmonie, une grandeur que ne surpasse aucune autre doctrine.

Que comportent-ils dans leur accomplissement ? quelles pratiques quotidiennes et religieuses en résultent ? c'est un sujet que la place nous oblige à réserver pour d'autres entretiens.

DEUXIÈME PARTIE

TEXTES COMMENTÉS

LES VIES D'OUTRE-TOMBE D'ATTANÉE OANNÈS

(Suite)

Je ressentis alors une joie sans égale car j'avais craint qu'à cause du mélange de mes motifs, la sanction hiérarchique ne me fût retirée au dernier moment. Je sautai debout et battant des mains, je m'écriai :

« Jamais je ne me suis senti si plein de courage et le cœur si léger ! » Et m'approchant du Mage pour l'embrasser, j'ajoutai même : « et le corps aussi ! » .

Car, à ma grande suprise, mes membres étaient si légers, si agiles, que je sentais le désir de sauter et de bondir comme font les enfants dans l'excès de la joie et de la santé. Aussi quand, levant les yeux vers le dais de feuilles de chêne dentelées, j'aperçus une ramille ornée des fleurs d'une des plantes nouvellement formées, je bondis vers elle, et quand je me trouvai au milieu des branches noueuses, il n'y avait pas dans toute la forêt d'oiseau qui chantât une chanson plus joyeuse que la mienne.

Mais cette exubérance fit bientôt place à une joie plus calme ; je me rendis compte alors que telle serait notre vie si nous pouvions recouvrer la plénitude de la vitalité symbolisée, dans cet âge grossier et personnel, par l'arbre de vie au centre du jardin des formations gardé par les glaives tournoyants de l'Hostile.

Tandis que j'étais assis au milieu des branches, un oiseau quitta son nid pour venir se poser sur mon bras et chanter joyeusement sa future nichée. A ce chant de la maternité, d'une ineffable douceur, vinrent se mêler des notes plus éclatantes apportées par la brise. C'était le son des trompettes d'argent dans le royaume des neiges ; et l'obscurité qui envahissait les cieux m'annonçait le coucher du soleil.

La voix du principal Mage se mêla aux dernières notes.

« Veuillez descendre, Attanée Oannès, dit-il ; au son des trompettes d'argent, chacun gagne sa propre demeure ou dans la forêt ou dans les cavernes de la montagne dont le seuil n'est pas franchi sans la volonté de l'hôte. Venez donc partager avec nous le repas du soir» .

Je descendis et nous allâmes en riant vers le nord, par les sentiers étroits de la forêt profonde. Soudain l'éclat d'un tout autre son me fit oublier le bruissement des branches agitées par le vent ; je reconnus la voix des lions. Me préparant à grimper sur un baobab, je m'écriai :

— « N'entendez-vous pas les lions qui vont au fleuve se désaltérer ; ils approchent rapidement ; montez sur quelque arbre et laissons-les passer.

— « N'ayez aucune crainte, répondit mon compagnon ; les lions et nous sommes de fort bons amis. Si les vivres leur manquent, nous les soutenons autant que nous le pouvons sans verser le sang ; lorsqu'ils sont malades, nous les soignons et dans tout notre domaine personne n'ose les chasser ni voler leurs petits.

« Détruire les formations moins parfaites que nous, mais pleines d'intelligence et capables de répondre à l'homme, c'est tracer une ligne de séparation entre elles et nous. Il est de ces cas où les lions évolués par l'homme se montrent capables d'une sensitivité qui est peut-être latente en nous mais qui jusqu'ici n'a pu encore être évoluée ; le temps viendra où ces animaux, ainsi que les autres êtres responsifs de même nature, seront d'une immense valeur. »

Je descendis donc et bientôt nous rencontrâmes le troupeau de lions et de lionnes avec leurs petits ; ils étaient conduits par un couple magnifique de ces animaux que suivait de près une paire de lionceaux d'environ trois mois. En voyant leurs yeux brillants tournés vers moi avec une expression calme mais scrutatrice, j'eus peine à réprimer une sensation voisine de la peur ; mais ils passèrent auprès de mon compagnon sans paraître s'apercevoir de sa présence.

Quand la troupe s'éloignait, les rugissements recommencèrent, c'étaient ceux d'une lionne qui suivait la troupe à une courte distance, en boitant d'une de ses pattes de devant ; elle s'arrêta devant le Mage et mit dans sa main le membre blessé, comme l'aurait fait une chienne. Le Mage l'examina et la caressant avec bonté lui dit :

« Tout va bien, Fathe, dans un mois vous bondirez de nouveau à travers la forêt. » La lionne lui lécha la main et poursuivant son chemin rejoignit ses compagnons vers les eaux.

Une promenade d'un quart d'heure à travers la forêt nous amena à un mur semi-circulaire formé de peupliers très rapprochés : Une ouverture pratiquée dans le mur de verdure nous introduisit dans l'enclos. C'était comme un tapis de fleurs brillantes ombragé par quelques arbres légers et gracieux que reliaient des festons de plantes grimpantes. Dans ces bosquets, je remarquai des plantes et des arbrisseaux fournissant des gommes et des baumes odoriférants ou propres aux usages médicaux.

L'enclos avait environ deux ares d'étendue ; il était fermé au nord par un rocher naturel à pic ; en y pénétrant, j'aperçus

plusieurs entrées en forme d'arcades. C'était pour le principal Mage son habitation d'hiver semi-caverneuse, retirée en arrière de son habitation d'été ; c'était là qu'il s'abritait du froid, de la mousson et de la tempête.

Devant le mur de rochers, à l'ombre d'un magnifique baobab au feuillage profond, se dressait un bloc de marbre d'un blanc pur, deux fois plus long que large. Sur cette table étaient placées des outres de vin scellées et des assiettes en bois couvertes par des serviettes blanches, frangées, que je savais contenir le pain. On y voyait encore du lait, du beurre, du miel et différents fruits du pays : noix de cacao, dattes, ananas, grenades, oranges, citrons ; de la guava conservée et des tranches de melon saupoudrées de sel ; puis des gâteaux au miel garnis de graines aromatiques et d'épices. Au milieu de la table, un plat de froment germé, séché, moulu en farine et mélangé avec des jaunes d'œufs ; de chaque côté, deux petits bols contenaient l'un du miel et des épices, l'autre du sel et du poivre afin que le plat central qui sustente la vie pût être mangé, soit avec l'un, soit avec l'autre. Nous appelons cette nourriture : nourriture de la sagesse, à cause de l'aliment qu'elle fournit aux tissus du cerveau.

Le bloc de marbre blanc était entouré de couchettes faites de sièges en pierre recouverts de nombreuses couvertures de laine aux couleurs douces et riches ; comme nous nous approchions du creux de l'énorme tronc de l'arbre qui mesurait à peu près sept mètres de circonférence, nous vîmes sortir Alanada, une en dualité d'être avec le principal mage depuis sa virginité. Elle venait au-devant de moi, superbe au milieu de ses sept fils, une petite fille dans ses bras ; toute la grâce de sa jeunesse et de son inaltérable beauté s'ajoutait à la dignité de sa maternité. Sa robe ample et flottante était d'une couleur bleu de mer, qui rappelait celle de ses yeux doux mais profonds et sérieux : Ses cheveux châtains étaient enroulés sous un petit foulard carré de couleur bleu foncé, retenu par une fleur de lotus en perles blanches aux étamines de diamants.

Alanada m'accueillit avec courtoisie en disant : « Bienvenu est Attanée Oannès pour lui-même et en souvenir de Ma-Vasha, compagne de mon enfance. »

Comme je remerciais Alanada, une foule de souvenirs m'envahit à la pensée que si je n'avais pas quitté Ma-Vasha, elle aurait pu être comme était Alanada.

Alors le principal mage et ses sept fils prirent avec moi le repas du soir : Alanada dirigeait les domestiques qui nous servaient et préparait le vin que nous buvions dans un seul calice.

Le repas du soir achevé, nous nous assîmes ensemble sous le grand arbre. Le principal Mage tenait dans ses bras sa petite fille qui passait ses petits doigts à fossettes dans les touffes de ses longs cheveux d'ébène parsemés de fils d'argent.

Après un instant, il dit :

« L'arbre qui nous ombrage a été planté le jour où j'ai amené ma bien-aimée du pays de Bara à notre demeure. Il a maintenant quatre mille ans et il est déjà creux, tandis que mon Alanada n'a pas dépéri ; l'arbre a vieilli mais le temps n'a pas touché ma bien-aimée. »

— « Je suis ainsi bénie grâce aux soins d'Alonodarée », dit-elle.

De notre lieu de repos, nous pouvions entendre le murmure des flots qui se rencontraient.

« Que le bruit des eaux est calmant ! dis-je. Alanoh, le quatrième des sept jeunes fils, chuchota :

« C'est qu'il se confond avec la salutation des Divinités qui se rencontrent en Diva-Pregaya.

— « Voilà notre poète, notre rêveur, qui parle, dit le principal Mage ; si vous le désirez, il va vous raconter la très ancienne tradition de la rencontre des divinités.

Alors, à ma requête, l'enfant dont la voix fraiche, jeune et musicale détachait chaque syllabe, raconta cette vieille histoire sanscrite qui n'a jamais été écrite.

« Il y a longtemps, lorsque les dimensions de la terre solide et unie dépassaient le sommet actuel de Kunchinjunga, Diva, chef des armées des Divinités hostiles à la terre et à l'homme, produisit, sous la partie [redacted] du pays notre père Brahma, une chaleur brûlante qui fit mourir tous les arbres des forêts et tous les arbres fruitiers. Ensuite il envoya un fléau de sauterelles qui dévorèrent toutes les plantes vertes. Bientôt toute la contrée fut déserte et les hommes et les animaux manquèrent bientôt de nourriture ; les plus forts étaient affligés de voir défaillir et mourir les moins robustes.

Or, avant d'avoir pu réaliser son dessein, de détruire toute végétation sur notre pays, la Divinité hostile avait remporté une grande victoire :

Parmi les neiges éternelles, à l'endroit où Kunchinjunga élève maintenant, vers les cieux étoilés, son sommet couronné de neiges, demeurait un descendant direct de Kahi et de Kahie qui était parfait en lui-même. Il avait la forme primitive de l'homme, et il était tellement grand en sagesse occulte qu'il savait toujours vaincre Devo, lorsque celui-ci voulait causer quelque dommage au pays de Brahma et ses habitants.

Devo veillait toujours, disant : « Un temps viendra certainement où je trouverai en défaut la vigilance d'Alakanaanda. »

Mais les siècles se succédaient et il ne trouvait aucune occasion pour prévaloir contre lui ; tout prospérait donc de plus en plus dans notre pays.

Perdant enfin patience, Devo envoya les plus grandes de ses formations deux à deux afin qu'elles pussent, par subtilité ou par force, prévaloir contre Alakanaanda ; mais celui-ci les reconnut et ne se laissa ni séduire ni vaincre.

Alors Devo leur ordonna de l'attaquer deux à deux sans lui laisser aucun repos, ni la nuit ni le jour ; il arriva ainsi que, quoiqu'elles ne pussent pas prévaloir contre lui, elles le surmenèrent tellement que quand elles se retirèrent, il tomba dans un profond sommeil par pur épuisement.

Alors Devo s'incarna lui-même, entrança Alakanaanda, tandis qu'il était ainsi affaibli, et sépara son être comme il avait séparé celui de Kahi.

Quand Alakanaanda s'éveilla, il vit se dresser devant lui, en parfaite personnalité, la passivité de son être qui le regardait ; il reconnut l'œuvre de Devo.

En même temps il y eut un très grand tremblement de terre, une condensation du sol, et la vaste chaîne appelée actuellement la demeure des neiges fut laissée nue et aride.

Dans le bouleversement général, Devo réussit à séparer la passivité et l'activité des descendants de Kahi et à les confiner tous deux dans les parties condensées, sous la terre.

Là, unis seulement par ce pathétisme que rien ne peut détruire tant qu'il s'y refuse, ils cherchèrent sans cesse le moyen de se rencontrer ; attirant à eux dans les cavités souterraines l'écoulement des neiges fondues, ils formèrent de grandes sources grâce auxquelles ils purent se parler par la voix des eaux profondes.

Or, quand le pays fut devenu désert par l'effet de la sécheresse brûlante, depuis le Kunchinjunga jusqu'aux rives du golfe, Alakanaanda parla ainsi à sa passivité :

« Tout le pays a soif, et nous qui l'aimons tant, nous avons des eaux en abondance ! que les sources montent de nos prisons respectives et coulent à travers le pays desséché pour y ranimer la verdure ! »

Mais quand, d'un commun accord, ils essayèrent d'accomplir leur dessein bienfaisant, ils trouvèrent qu'il y avait au-dessus des sources des concrétions solides à travers lesquelles elles ne pouvaient pas passer. Ils en furent extrêmement affligés car le pays de Brahma était désert et depuis le palais jusqu'à la caverne rocheuse on n'entendait que lamentations.

Alors la passivité dit :

« Il est enregistré que Brah sacrifia sa personnalité afin de prendre possession de la matière Azerte et de la sauver ainsi de Devo ; si vous le voulez, sacrifions-nous de la même façon en diffusant chacun notre personnalité dans les forces des eaux ; peut-être ainsi pourrons-nous prévaloir contre les concrétions et, par un puissant effort, pénétrer à travers elles, lorsqu'elles seront soulevées. »

— « C'est bien dit », répondit Alakanaanda par la voix des eaux de sources profondes.

Au temps désigné, l'actif et la passive sacrifièrent donc simultanément leur personnalité en se diffusant dans les eaux qui

furent pour eux comme un enveloppement, puis, par de puissants bondissements dont le choc fit trembler la demeure des neiges, ils soulevèrent les concrétions qui formaient leur prison et jaillirent à la surface de la terre. L'actif et la passive, ainsi revêtus de leur enveloppe humide, sortirent simultanément du niveau des eaux du golfe et allèrent toujours en se rapprochant jusqu'à ce qu'ils se fussent réunis pour toujours à Diva-Prayaga. Là ils coulèrent ensemble comme un seul fleuve à travers le pays desséché, portant avec eux la vie et l'abondance. Comme ils nourrissaient toutes les formations qui venaient à eux pour se sustenter, ils reçurent à leur tour une abondante sustentation de la demeure des neiges de sorte qu'ils devinrent de plus en plus grands.

Voilà pourquoi la Hiérarchie sacrée des mille s'est établie au lieu de rencontre des eaux : voilà pourquoi le grand fleuve, le fleuve de l'« Union », est béni de l'homme comme il est une bénédiction pour l'homme car tout le monde honore le Gange. Néanmoins, pour ceux qui comprennent, la visible bénédiction que le fleuve porte dans son cours n'est que le symbole de la béatitude à venir au temps de la restitution ; alors l'Homme Psycho-Intellectuel, en vraie dualité d'être, sustentera vraiment et évoluera toutes les fonctions de bonne volonté, subjuguera tout ce qui est hostile à leur évolution et à leur bonheur. »

Je dis doucement au principal Mage :

« Et celui de la Hiérarchie sacrée qui est invisible ?

— « C'est une grande Incarnation active qui, par ses propres forces, traverse et retraverse sans cesse le degré nerveux de l'état nervo-physique afin de poser les fondements de l'arc de traversée.

— « C'est donc lui le mystérieux « *maitre invisible* ? »

— « Nous sommes un dans le désir qu'il en soit ainsi, répondit le principal Mage, mais jusqu'ici, loin d'être un Maitre, le nôtre n'est qu'un maçon invisible. Lorsque l'arc dont pierre à pierre il pose les fondements sera achevé, alors il sera le maitre non plus invisible mais visible !

La légende terminée, nous restâmes assis en silence pendant quelque temps, écoutant le chant de triomphe des eaux qui se rencontrent.

Puis Alanada se leva et étendant la main me dit :

« Quand vous retrouverez Ma-Vasha, dites-lui bien qu'elle vit toujours dans notre mémoire. » Puis, sa petite fille dans ses bras, elle alla vers la muraille rocheuse du nord, s'arrêta un instant pour nous regarder et disparut par une des arcades de leur demeure de rochers. Les sept jeunes garçons vinrent un à un me dire adieu et bientôt je fus seul avec le principal Mage.

Il me dit aussitôt :

« Nous vous conduirons cette nuit à Nian-tsin-tangia, si, bien entendu, vous êtes toujours déterminé à exécuter votre dessein.

Si vous hésitez, nous vous conduirons en paix à tel endroit que vous voudrez.

— Ma détermination est immuable ; j'ai de plus un grand désir de comprendre par la pratique les ouvrages des grands chefs de Nian-tsin-tangia dont on dit tant de merveilles.

— Si vous nous écoutez, dit mon compagnon, on vous y transportera dans le repos du sommeil réparateur afin de vous éviter ainsi la fatigue et de conserver toute votre vitalité.

— Mais chaque pas du chemin, répondis-je, aura pour moi un intérêt intense.

— Personne, reprit le Mage, ne doit connaître l'entrée de l'endroit où vous allez, sauf ceux qui sont désignés. Allez-y donc dans le sommeil.

Alors il me versa dans un calice de vin rouge, quelques gouttes d'un liquide cramoisi et sitôt que je l'eus bu je perdis connaissance, entrant en un sommeil réparateur et sans rêve.

LE REPOS DU NIAN-TSIN TANGIA

« Attanée Oannès, éveillez-vous ! éveillez-vous ! » Ainsi m'appelait une voix qui paraissait venir de très loin ; ce fut la première sensation que je perçus depuis le moment où j'avais bu la coupe reçue des mains du principal Mage de Diva-Pregaya.

Ouvrant mes yeux, dont les paupières étaient encore alourdies par le sommeil, je me vis au milieu de quatre hommes vêtus d'une espèce d'aube longue et ample, couleur de poussière et ceints d'un cordon de même nuance ; leurs pieds étaient chaussés de sandales bien faites et sur leurs longs cheveux qui retombaient en arrière sur leurs épaules était posée une calotte brune de forme ronde, plus large à sa partie supérieure.

Nous étions dans une grande chambre rocheuse, faiblement éclairée ; en regardant dans la direction d'où venait la lumière, je vis qu'elle venait d'une ouverture irrégulière, en arc, qui couronnait une suite de marches aiguës et rudes.

Je me levai et cherchai vainement le Mage du Diva-Pregaya qui m'avait accompagné.

Alors la même voix, que je compris être celle d'un des quatre, me dit :

« Attanée Oannès, vous êtes venu ici dans le but de vous extérioriser de votre enveloppement nervo-physique et de le confier à notre sauvegarde pendant que vous entrerez dans les degrés plus raréfiés de votre état nervo-physique. Bien que vous ayez la sanction des hiérarchies réunies, vous n'êtes cependant pas obligé d'exécuter votre plan ; si vous avez la moindre hésitation, dites-le et nous vous conduirons où vous voudrez ; si, au contraire, vous êtes déterminé, nous vous conduirons sans délai à votre lieu de repos du Nian-tsin-tangia. »

— « Ni mon désir ni ma volonté n'ont changé, répondis-je. »
— « Suivez-moi, »

Celui qui avait parlé traversa la chambre rocheuse; je le suivis vers le coin gauche et les trois autres vinrent après moi. Là nous pénétrâmes dans un passage étroit mais très haut qui paraissait creusé dans le roc et qui descendait en tournant toujours vers la gauche, d'une cinquante de mètres environ. Ce passage aboutissait à une autre chambre spacieuse de forme irrégulière. Là un autre de mes quatre guides me répéta les questions que le premier m'avait posées et aussitôt que j'eus répété ma première réponse nous traversâmes la chambre pour descendre encore douze marches raides, taillées dans le roc.

La lumière y ressemblait à celle de la première aube du jour : ne comprenant pas comment cela pouvait se faire puisque nous étions descendus en spirale et que nous nous trouvions loin de la surface de la terre, je regardai autour de moi afin de découvrir la source de cette douce clarté. Je vis qu'elle provenait de formes circulaires transparentes qui étaient au-dessus de nos têtes.

L'un des quatre, voyant que je m'arrêtais pour regarder la transparence sous laquelle nous allions passer, me dit :

« Tout cet endroit est éclairé par des lampes qui restent inextinguibles aussi longtemps qu'elles ne sont exposées à aucun courant d'air. Personne ne se souvient de les avoir vu renouveler et nulle part il n'est fait mention qu'on les ait jamais remplacées : nous ne savons même pas qui les a allumées »

J'avais entendu parler de l'existence de pareilles lampes, mais voici la première fois que je vois leur lumière. Y a-t-il un moyen quelconque de s'élever jusqu'à elles pour en examiner une de près ?

Celui qui m'avait dit de m'éveiller répondit :

« Est-ce le moment de vous arrêter pour examiner une lampe ? »

Puis il ajouta doucement mais gravement :

« Si vous quittez votre corps pour entrer dans le degré d'être nerveux, Attanée Oannès, prenez garde à la curiosité ; suivez avec persistance votre dessein et ne vous détournez pas de votre droit chemin, fût-ce d un iota, même en pensée.»

Nous continuâmes notre route en descendant toujours à gauche.

Neuf fois nous descendîmes de rudes marches taillées dans le roc, après avoir serpenté par des passages tortueux qui allaient en pente, puis, ayant traversé une autre chambre dans laquelle était répandue la même lueur matinale, nous arrivâmes à une sorte d'abîme.

Un des quatre, retirant du mur une pierre détachée, sortit une forte corde, en attacha solidement l'extrémité à un anneau certainement fixé dans le rocher à cet effet, et se laissa glisser dans l'abîme. Un à un nous le suivîmes par la même voie et trois fois

nous descendîmes ainsi tandis que les lampes éternelles brillaient au-dessus de nous de leur rayonnement doux et froid.

Après la troisième descente nous arrivâmes à une voie large et voûtée qui évidemment avait été fort soignée car les murs et le sol en étaient unis et la voûte était régulière et bien proportionnée ; cette voie aboutit à une vaste chambre formée d'innombrables arcs de rochers entre-croisés ; au sommet de chaque dôme formé par la rencontre des arcs, une lampe inextinguible brillait.

En ce lieu un frisson me secoua et j'eus la sensation d'un indicible isolement ; mais à peine avais-je eu le temps de m'en rendre compte que la forme d'un homme émergea des arcs et qu'une main forte et chaude saisit la mienne ; à ma grande joie je reconnus le principal Mage de Diva Pregaya.

« Une fois encore je vous souhaite la bienvenue, dit-il châleureusement ; une fois encore je vous dis, comme lorsque nous étions ensemble dans la forêt ensoleillée : « Attanée Oannès, nous sommes prêts, si vous le voulez, à accomplir votre désir ; mais si vous hésitez, nous vous reconduirons où vous voudrez. »

La voix qui évoquait en moi la clarté solaire de la forêt, le chant des oiseaux, la vue de la douce Alanada entourée de ses enfants et le murmure des eaux, me réconforta, et serrant toujours sa main dans les deux miennes, je répondis :

« Je suis ici pour mettre mon projet à exécution et vous confier la garde de mon corps comme et quand vous le voudrez, conformément aux instructions que mon principal Mage m'a données. ».

« Venez donc, dit-il, voir vos compagnons dans ce lieu de repos. »

Alors il me conduisit, à un recoin semi-circulaire évidemment creusé dans le rocher ; il avait environ huit mètres et demi de hauteur sur sept de largeur et trois et demi de profondeur. L'arc central de la partie intérieure était recouvert d'un voile violet sur la riche teinte duquel une lampe fixée dans un recoin jetait son rayonnement semblable à la lueur du matin.

« Suivez-moi, dit-il, mais ne parlez pas jusqu'à ce que nous ayons repassé le voile. »

Je le suivis.

Lorsque les rideaux furent retombés sans bruit derrière moi, je me trouvai dans un passage droit, voûté, faiblement éclairé. Il avait environ sept mètres de long sur un mètre de large et à l'extrémité se trouvaient encore des rideaux violets semblables à ceux qui voilaient l'entrée, mais d'une texture plus riche.

Ces rideaux cachaient une porte de cèdre garnie de clous d'or. Il n'y avait sur la porte aucune fermeture visible ; mais comme mon guide et compagnon passait sa main sur le côté droit, elle s'ouvrit et lorsque nous fûmes passés elle se referma derrière nous.

Alors je retins difficilement un cri d'admiration. Bien qu'élevé dans des palais, jamais je n'avais vu magnificence pareille à celle qui frappa mon regard lorsque je fus à l'entrée de cette chambre intérieure, le visage tourné vers l'orient.

Elle avait, comme je l'appris plus tard, vingt et un mètres de circonférence, soit environ sept mètres de diamètre; elle était couronnée d'un dôme circulaire élevé dont le sommet avait une hauteur égale à la circonférence de la chambre. A son centre pendait une grande fleur blanche de lotus dont les pétales étaient en brillants sertis en filigrane, de sorte qu'ils conservaient tout leur éclat, et ce bel ornement était si délicatement suspendu qu'il était continuellement en mouvement. Autour du lotus, douze lampes répandaient un éclat perpétuel qui irradiait comme une couronne de pure lumière blanche matinale; on eût dit la véritable clarté d'un jour intense mais sans soleil. Les murs et le dôme étaient d'albâtre, ornés de fleurs de lotus en haut relief, dont les étamines étaient faites de petits brillants; chaque étamine centrale avait à son extrémité un saphir de prix.

Ces fleurs étaient le seul ornement du dôme et de la partie haute des murs; mais à la partie inférieure, des fleurs et des boutons de grenadier en haut relief, merveilleusement émaillés en couleurs, étaient mélangés aux fleurs du lotus blanc; les pétales en relief des fleurs écloses de grenadier resplendissaient de petits rubis et leurs belles étamines étaient en or fin, avec des diamants jaunes aux extrémités.

Quant au parquet, c'était une fine marqueterie de nacre, de cristal de roche, d'onyx et d'ivoire, disposée de telle façon qu'on eût dit une eau pure dont les ondulations se dirigeaient vers le centre, centre merveilleux!

Figurez-vous, mon royal ami, un bassin circulaire d'une eau limpide dont la profondeur et la clarté témoignent qu'elle vient d'une source intarissable.

L'eau immobile réfléchit comme un miroir la couronne de lumière qui brille au-dessus et recueille les scintillations de la fleur de lotus en brillants toujours oscillants.

A la surface flotte une seule plante de lotus dont les larges feuilles vertes étalées entourent la fleur blanche pure et ses boutons vert pâle.

Quatre piliers émergent de l'eau, quatre piliers formés chacun de quatre colonnes rondes de nacre, d'onyx blanc, de cristal de roche et d'ivoire; tout autour s'entrelacent de jeunes pousses ou des guirlandes de lierre; c'est la plante de longévité, comme on l'a appelée très justement, car on sait qu'elle vit jusqu'à trois cents ans et peut-être sa vie excède-t-elle encore de beaucoup ce qui en a été enregistré.

Ces jeunes pousses légères et gracieuses sont d'or fin battu, habilement émaillé, de façon à représenter le lierre bigarré, et

çà et là, au milieu des feuilles blanches tachetées de vert, brillent des grappes de baies faites d'améthystes orientales.

Ces piliers quaternaires, qui émergent de l'eau, soutiennent un dôme d'albâtre, à l'intérieur duquel sont incrustés des diamants bruts ; et sous ce dôme est un bloc d'or blanc, haut et large d'un mètre et de quatre mètres de long, recouvert d'une épaisse étoffe de soie et de laine plusieurs fois repliée. Sur cette couchette précieuse est posée une première couverture blanche, une deuxième couleur d'or, une troisième couleur du saphir foncé et une quatrième cramoisie ; et sur cette dernière, qui est de soie fine à larges mailles, est étendu le corps immobile d'un homme d'environ vingt ans. Il est couché sur le côté droit, la tête appuyée sur le bras droit dans la pose facile et gracieuse de quelqu'un qui dort avec calme. Sa physionomie offre l'expression d'un profond repos, mais exprime aussi la tristesse ; la beauté parfaite de son visage et de ses formes, beauté telle que je n'en avais jamais ni vu, ni même imaginé de semblable, m'impressionne si vivement que, sans le regard de mon compagnon, je n'aurais pu retenir un cri d'admiration.

Celui qui repose là est vêtu d'une longue robe semblable à une aube d'or mat ; elle est finement tissée, couverte de carrés de broderies d'or rouge et porte des caractères en rubis ; dans chaque carré est une fleur de lotus en petits diamants, les larges bordures des manches et le tour du cou sont bordés de petites perles d'où sortent en grosses gemmes la fleur et le fruit du grenadier ; une chaîne d'or passée au cou suspend sur la poitrine une étoile à six pointes formée par deux triangles irréguliers et dans le carré formé par l'entrecroisement des deux triangles qui sont en or blanc se trouve une fleur de lotus taillée dans un immense brillant sans défaut.

Sa chevelure d'un noir de corbeau, longue et abondante, est surmontée d'une calotte de la même forme que celle que portent les Mages de Diva-Pregaya ; seulement elle est d'une riche couleur cramoisie, bordée d'une large bande d'or et surmontée de gros brillants tenus dans des serres d'aigle.

Au doigt de la main gauche posé sur la couverture de soie est une bague dont le chaton porte le même signe que celui qui est sur la poitrine.

Après être resté plongé quelque temps dans une admiration toujours croissante, j'allais, sur un signal de mon compagnon, me retourner pour quitter la salle, quand je vis qu'il gagnait la porte à reculons, je fis de même ; la porte de cèdre aux clous d'or sembla s'ouvrir et se refermer d'elle-même ; puis poursuivant mon chemin à travers le passage et le vestibule, je me trouvai de nouveau, en quelques secondes, dans la forêt de piliers rocheux qui soutenaient les arceaux entrecroisés.

Alors je parlai à mon compagnon.

— « Jamais, lui dis-je, je n'ai vu un être aussi parfaitement beau que celui qui repose dans cette somptueuse salle. »

— « Azen des Aztèques, répondit le principal Mage, est en vérité plus beau que les enfants des hommes. »

— « Ce n'est pas seulement la beauté de ce jeune homme qui est remarquable, répliquai-je ; sa stature aussi est gigantesque ; il doit avoir au moins trois mètres de haut. »

— « Il a quatre mètres, répondit le Mage ; il paraît à peu près certain que le Mexique fut, dans le passé, la demeure d'une race d'hommes auprès desquels nous sommes comme des pygmées.

« Azen est probablement le seul de cette race qui ait été ainsi conservé à travers les siècles. Voulez-vous entendre son histoire ?

Comme j'acquiesçai avec empressement, mon compagnon me fit l'étrange récit qui va suivre, tout en passant parmi les arceaux innombrables de la crypte immense et profonde.

C'est une histoire qui n'a pas été enregistrée, elle a été seulement transmise à travers les siècles par tradition orale.

Azen, de naissance royale et divine, descendait d'une puissante émanation active d'Aoual, revêtue à la propre similitude de ce dernier, et de Rahala, qui était de la race d'Izère, la reine des îles de la mer.

A l'époque où Aoual luttait avec Doh dans le degré de la mentalité, sur la limite de l'attraction immédiate de la terre, les principales formations de Doh, grandes et petites, attaquèrent les habitants du Mexique, qu'Aoual affectionnait particulièrement, et triomphèrent au point de pouvoir occasionner plusieurs désintégrations. Les Hostiles furent si puissants que les Mages eux-mêmes furent incapables de lutter avec succès contre eux.

Au temps où le trouble des Mages était à son comble, Alanel la femme du Principal d'entre eux, eut un songe :

« Pendant mon sommeil, dit-elle, j'ai vu un jeune homme dont la robe était bleue comme les eaux claires, son aura avait des teintes irisées et sa voix était douce comme la musique entendue sur les eaux calmes.

« Choisissez, m'a-t-il dit, un jeune enfant sans tache et de haute origine et élevez-le au milieu de vous de façon qu'il soit évolué, dans chaque degré de son état d'être physique, en parfaite personnalité. Lorsqu'il sera prêt, laissez-le, s'il le veut, s'extérioriser et aller dans les degrés d'être nerveux, psychique et mental afin qu'il sache d'une façon certaine quelle est la cause de vos troubles si graves et si constants... D'ailleurs aussitôt que cet enfant sera avec vous, les attaques de l'Hostile seront sans doute moins violentes et moins subtiles. »

Alors le principal Mage interrogea habilement les voyants et le peuple et, lorsqu'il eut les renseignements qu'il désirait, se déguisant en étudiant pauvre, il alla aux endroits qu'on lui avait indiqués.

Or, en approchant de la ville où Azen était né, il vit une étoile à l'éclat doré descendre du ciel et s'arrêter sur le palais du roi. Le Mage en franchit la porte sans difficulté; les gardes laissèrent passer le pauvre étudiant car telle était la consigne.

En voyant, de la terrasse de son palais, l'étoile qui descendait et le Mage qui entrait, le roi se dit en lui-même :

« Ce n'est pas sans raison que cette étoile et cet homme paraissent ensemble. »

Il alla donc vers Rahala Izère, qui dormait en tenant entre ses bras Azen alors âgé de huit jours ; son visage était triste. Posant une main sur la sienne, le Mage lui dit :

« Pourquoi le visage de Rahala est-il triste ? »

— « Mon visage est triste, répondit-elle, parce qu'on vient prendre Azen, notre deuxième né. Mais mon âme se réjouit à cause du grand bien qu'il doit accomplir ; car c'est lui qui délivrera le peuple de l'Hostile ; déjà l'étoile à la splendeur dorée a guidé le principal Mage à notre palais. »

— « Ne soyez pas triste, ma Rahala, répondit le roi, dorénavant toutes les générations béniront votre nom à cause de l'enfant qui délivrera le peuple des pièges et des assauts de ceux qui le haïssent.

Comme le roi parlait ainsi, un messager fut introduit.

« Un étudiant pauvre vient, dit-il, de franchir les portes du palais et il désire être amené en présence du roi. »

Rahala-Izère baisa l'enfant qui dormait sur sa poitrine et des larmes coulèrent sur ses joues, néanmoins elle souriait à travers ses larmes comme le soleil du matin brille à travers les gouttes de la pluie.

— « Dites-moi votre désir afin que je l'exauce, demanda le roi, car l'enfant a été formé par vos propres forces vitales. »

Rahala répondit :

— « Mon désir est qu'il manifeste dans sa plénitude la lumière dont il est le sanctuaire. »

Le roi desserra donc la petite main potelée qui retenait fermement le troisième doigt de la main gauche de Rahala et, prenant l'enfant dans ses bras, il alla doucement à la chambre où le Mage l'attendait.

Les yeux des deux hommes se rencontrèrent dans un regard sérieux et profond mais ils ne se dirent aucune parole. Le Mage tira seulement de son vêtement grossier une grande écharpe de soie douce et flexible pliée en quatre ; le roi y posa l'enfant, l'enveloppa soigneusement et le Mage sortit emportant ce fardeau dans ses bras.

Alors le roi retourna vers Rahala et ils pleurèrent tous deux car ils savaient que jamais sur la terre ils ne reverraient le visage de l'enfant.

Quand le Mage, au temps fixé, présenta l'enfant à la Hiérarchie assemblée, celui qui possédait la science et le pouvoir de

consécration (c'est-à-dire le pouvoir d'infuser dans certaines substances, capables de les recevoir par correspondance, la divinité qu'il avait en soi), consacra un nard très précieux et très odoriférant; après quoi, celui de qui c'était l'office allait faire avec ce nard consacré un signe sur le front d'Azen, quand un voyant lui dit :

« Les larmes de Rahala sont la sainte rosée de consécration. »

Très merveilleux était l'enfant Azen; à mesure que les organes de ses sens se perfectionnaient dans l'exercice de ses forces : pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale, il apparaissait comme le revêtement vivant et digne du divin Impersonnel dont il était le sanctuaire et la manifestation; on voyait la lumière irisée d'Aoual et la splendeur blanche et saphirine d'Izère (1), la reine des Iles, se mélanger avec la lumière de son Aura. Lorsqu'à l'âge de douze ans, il prit sa place en homme au milieu des hommes, les auras ternaires mélangées, mais non confondues, s'étendirent comme s'étendent les ondes d'une eau calme quand une pierre vient à y tomber; leurs ondulations ne s'étendent pas seulement sur toutes les eaux douces, elles se propagent jusqu'aux eaux de l'Océan.

Les Hostiles furent forcés d'abandonner tout le pays : ils étaient incapables de retenir leur activité dans la lumière ternaire de cette aura; elle fut même comme un lieu de refuge pour les êtres nerveux de ceux que l'Hostile avait privés de leur degré nervo-physique : ils vinrent, par attraction, dans les eaux que cette aura pénétrait afin de se reposer dans sa lumière.

Voyant cela, le principal harpiste, poète et prophète, toucha les cordes de sa harpe d'or et chanta :

— « Azen, notre roi, est revêtu d'une glorieuse parure. — Dans sa force, il en a couvert la terre et les eaux — qui d'entre les Hostiles peut demeurer lorsqu'il apparaît ? »

Et tous en chœur répondirent :

« Les hommes te louent et te bénissent car tu bénis les hommes : tu es pour les habitants des eaux comme un refuge contre l'orage et la tempête, comme une ombre qui préserve contre la chaleur ardente du soleil de midi. »

Azen, croissait ainsi en sagesse et en puissance et sa sincérité était comme un pur cristal que les rayons de la lumière quaternaire du Chrême traversaient sans obstacle.

Sept ans après que l'aura triune eut purifié et fortifié les êtres qui habitent sur la terre et ceux qui descendent dans les eaux profondes, les Mages tinrent un conseil solennel à l'issue duquel ils dirent tous d'un commun accord :

« Celui qui a délivré les habitants de la terre et les poissons de la mer ne peut-il pas délivrer aussi les oiseaux de l'air ? »

(1) L'histoire d'Izère se trouve dans la *Tradition Cosmique*.

Tous les membres du conseil comprenaient en effet que le temps était proche où s'il le désirait et le voulait, Azen, en repos et sous la protection hiérarchique, irait dans les degrés plus raréfiés de l'état nervo-physique pour y lutter contre l'Hostile et délivrer les êtres nerveux des mondes des nuages ainsi que ceux qui habitent les régions psychique et mentale de l'atmosphère raréfiée de la terre. Alors, d'un commun accord, la Hiérarchie sacrée demanda à Azen quels étaient ses désirs et sa volonté.

« Mon désir et ma volonté, répondit-il, sont de subjuguer l Hostile et de préparer tout ce qui en serait digne pour la manifestation du Chrême Impersonnel. »

Azen se reposa donc dans son degré d'être nervo-physique et pendant douze lunes il lutta dans les régions des trois raréfactions qui appartiennent à la terre. Il triompha si bien que non seulement les « oiseaux de l'air » (c'est à-dire les habitants de l'extension aérienne) mais encore les habitants des eaux eux-mêmes furent délivrés.

La lumière de son aura était si belle, que selon qu'il se reposait en sommeil, ou qu'il s'éveillait sur la terre alternativement, les sensitifs du vaste pays se disaient entre eux, ou « c'est l'aube de joie ! ou : c'est le crépuscule ! c'est le temps de la lumière ! ou : c'est le temps de l'obscurité ! »

Lorsque la vingt-cinquième lune fut en décroissance, le roi Azen dormit une fois encore, selon son habitude au milieu des Chefs Hiérarchiques avec qui il était en affinité. Pendant son sommeil, quelque chose comme l'ombre d'un nuage violet plana sur l'assemblée des quatre et des douze ; un souffle glacial passa sur la base du cerveau des assistants et glissa du haut en bas de la moelle épinière.

Personne ne perdit sa présence d'esprit, mais celui des quatre qui était le plus aimé du jeune roi et qui l'aimait le mieux le serra dans ses bras en lui commandant de s'éveiller, mais comme il faisait ainsi, sa vitalité lui fut retirée. Alors les trois autres se regardèrent ; ils savaient que Doh s'étant subitement matérialisé était entré dans les régions de l'atmosphère terrestre. Aussitôt la trompette d'alarme résonna à travers la nuit et bientôt la chambre où dormait Azen fut emplie des Chefs de la Hiérarchie sacrée.

Le Mage principal se pencha sur la forme immobile et belle du jeune roi ; tous attendirent en silence, respirant à peine. Enfin, d'une voix pleine d'une tristesse indicible, le Grand Chef dit : « Il ne nous reste qu'à préserver et à perfectionner la personnalité la plus matérielle de notre roi bien-aimé, afin que personne ne lui retire sa vitalité. C'est hélas ! tout ce que nous pouvons faire ! »

Ils portèrent donc Azen en ce lieu où vous venez de le voir. Et après un court intervalle il ajouta : « Vous avez peut-être remarqué les entrées voilées de rideaux, l'une à droite, l'autre à

gauche d'Azen ; dans ces chambres veillent, avec deux voyants, quatre chefs dont les puissances protectrices et sustentatrices sont les plus grandes que l'on connaisse sur la terre parmi tous les hommes. »

— Pourquoi veillent-ils pendant les quatre dernières lunes spécialement ? demandai-je profondément intéressé par chaque mot que prononçait mon compagnon.

Ma surprise fut grande lorsque mon compagnon répondit :

— « Parce qu'il est transmis par une tradition très ancienne que quand un homme de la race d'Oannès entrera ici pour quitter son corps avec l'espoir de le reprendre, l'époque du perfectionnement et du réveil d'Azen sera tout proche.

« Or il y a quatre lunes que nous avons reçu l'avis de votre désir et de votre volonté de quitter votre corps afin de pouvoir entrer dans les degrés d'êtres plus raréfiés qui sont dans l'attraction de la terre. Les veilleurs ont veillé pendant quatre lunes et il est maintenant certain qu'ils ne veillaient pas en vain car le cœur d'Azen commence à battre sensiblement ; cette nuit, pendant que je veillais, me penchant sur son corps, j'ai senti un souffle à peine perceptible mais certainement réel.

— Si Azen s'éveille, sera-t-il tel qu'il était avant d'avoir quitté son corps ? demandai-je avec un intérêt intense.

Mon compagnon répondit :

— « Nul ne sait quel être il sera, car quoique le perfectionnement de la personnalité de chaque degré d'être soit reconnu hiérarchiquement comme possible, la tradition ne relate qu'un cas de résurrection digne de foi où le degré d'être nervo-physique fût rendu parfait en lui-même, de sorte qu'il vécût sans les degrés d'être nerveux psychique et mental dont il avait été séparé et indépendamment d'eux.

— Vous parlez du corps du jeune néophyte qui vécut à l'époque de la sixième classification de la matière éternelle ? demandai-je !

— Oui ; du néophyte qui, souvent extériorisé par les Mages, finit par refuser de revenir dans le corps. Son degré d'être nervo-physique acquit le véritable état physique, dont Kahi et Kahie ont été dépouillés par Devo, de sorte qu'il était léger, élastique, résistant et lumineux, impeccable et immortel mais non satisfait cependant à cause de la perte des degrés d'être plus raréfiés.

Aoual, désirant l'acquisition du corps de Pradéon, de ce véritable corps physique ou corps glorieux, vint à lui et lui proposa de s'unir à lui en un seul être. Cette offre fut acceptée avec joie et à la satisfaction d'Aoual. Cependant, celui-ci ne le domina aucunement mais il fut doux et même soumis jusqu'au temps où, par admiration et par attachement, le corps de Pradéon ne désira rien tant que de s'assimiler parfaitement à Aoual. »

(*A suivre.*)

TROISIÈME PARTIE : LITTÉRAIRE

LE MUGUET

(*Suite*)

QUATRIÈME RÉINCARNATION DU CHALDÉEN

(*La main lumineuse*)

Il est nuit. En l'occident lointain, dans les profondeurs d'une vaste forêt de pins, loin de tout chemin fréquenté, trois hommes sont réunis, étendus sur le sol, silencieux. Ce sont les chefs des tribus des Cherokees, des Seminoles et des Chocktaws, chefs hiérarchiques connus des leurs seuls ; aucun costume spécial ne les distingue des autres chefs de tribus ; ils portent seulement un petit signe particulier sur le devant de leur courte tunique qui n'atteint pas le genou. Enveloppés dans leurs grands manteaux, immobiles, ils paraissent comme des statues richement colorées.

Un bruit de pas rompt le silence et un quatrième personnage apparait. On ne saurait le distinguer des autres ; ses fortes sandales attachées par de riches courroies croisées, sa haute coiffure ronde d'une forme particulière, dénotent simplement qu'il est un voyageur.

Les trois hommes se lèvent et l'accueillent de quelques mots que l'on peut traduire ainsi :

« Je vous salue ! » « Je vous salue ! »

Il répond de son côté :

« Que la plénitude du bien soit en vous. »

Alors tous quatre s'asseoient et rentrent dans le silence.

La brise agite les aiguilles des grands pins, les étoiles, au

ciel, brillent et scintillent çà et là entre les branches sombres. Une heure entière s'écoule ainsi. Un des trois regarde alors le visage plein de calme du dernier venu et dit :

— Que voyez-vous ?

— Je vois une petite lumière aussi bleue que le saphir pur, aussi radieuse que l'étoile du matin.

— Où ?

— A l'ouest du continent oriental dont les rives sont caressées par le grand océan.

— Dans les petites îles de la Mer ?

— Non, sur le continent même, au sud des petites îles de la Mer.

— De quelle nature est la lumière ?

— Elle est passive et de notre origine active.

— La lumière est-elle incarnée ?

— Oui, je vois autour d'elle comme une bulle de savon très transparente de couleur cramoisie claire.

— Peut-être est-ce la fille de notre jeune chef qui est allé vers l'Est à travers l'océan et ne nous est plus revenu. Il était parti pour les rives orientales de l'océan à la recherche d'un de nos plus grands, qui est réincarné. S'il en est ainsi, la lumière du grand Esprit est en elle, et notre étoile du matin peut se lever dans son aura.

— Il y a quelqu'un qui veille : Celui qui ne connait ni commencement des jours ni fin des temps !

Alors des lèvres des trois chefs sortent ces paroles :

— « Le roi de Justice ! Malek Zadec ! »

De nouveau le silence se fit. Il fut rompu par cette question :

— Que voyez-vous ?

— Je vois que partout sur la terre, de l'est à l'ouest et du nord au sud, les Dieux personnels règnent, cherchant à supprimer les hommes psycho-intellectuels, comme ils les ont exterminés jadis en détruisant les forêts des Draada.

Aujourd'hui même, leurs partisans s'unissent pour envahir notre pays d'origine, le royaume de notre grand ancêtre Vofhi qu'ils espèrent conquérir province par province, comme ils nous

out chassés nous-mêmes, volant, annexant, souillant de leurs vices tout ce qu'ils ont occupé. Ils accomplissent ainsi la volonté des Dieux personnels, ces ennemis acharnés de l'homme, dont l'unique pensée est d'étouffer la lumière de la sagesse et de la vérité en détruisant les anciennes Hiérarchies sacrées ; ils savent bien que chez elles seules se trouvent la connaissance et la puissance nécessaires pour la restitution de la terre et de l'homme. Hélas ! partout, les hommes de bonne volonté eux-mêmes personnifient et symbolisent l'unique Indivisible et Impénétrable dont l'union avec les forces de la matière universelle constitue l'équilibre cosmique.

Je vois les dieux personnels dans le degré d'être nerveux, dans les auras de l'homme, incarnés sur la terre dans les sept démons des sept fléaux dont les adeptes des dieux personnels ont fait des anges, selon leur habitude de substituer Doh, l'auteur du déséquilibre, à Brah Elohim et à Aoual.

Sur toute la terre, le feu de la discorde est allumé ; partout il éclate en éclairs, en tonnerre, en tremblements spirituels, psychiques, nerveux ou physiques. Lancé sur l'azerte par le chef des Hostiles, il est le prélude des dissensions humaines, multipliées comme une grêle glacée, aveuglante et meurtrissante ; partout la haine se répand comme une vapeur empestée par l'effusion du sang ; plus du tiers du principe vital est ainsi dissipé !

Précipitée du séjour des Principautés et des Puissances hostiles, la Méchanceté spirituelle s'abat sur la Sagesse comme une coulée de laves dévorantes sur les flots de la mer ; l'Intelligence même devient le premier instrument de destruction de l'homme par l'homme et chaque vague de son prétendu progrès vomit sur son séjour un amas de fautes et de misères.

En outre les Hostiles poursuivent les Draada, ces êtres qui sont dans les eaux, pour les contraindre à abandonner le degré d'être nerveux, de même qu'ils les ont contraints à abandonner les degrés d'être physique et nervo-physique. Ils effrayent ceux qui veillent sur les Draada et font tout leur possible pour empoisonner la passivité dont l'eau est le symbole, de sorte que l'homme meurt de cela même qui devrait être sa sustentation.

Ses passives sont frappées par l'hostile et sont obsédées de plus en plus car le cri : Malheur, malheur aux habitants de la terre est le mot d'ordre des Dieux personnels.

Des profondeurs obscures du religiosisme et du mysticisme monte toujours comme une fumée de fournaise malsaine, et la source pure de l'intellectualité, ou Lumière, l'aura même de l'homme, en est de plus en plus obscurcie. De ces profondeurs montent des superstitions aussi malfaisantes que les sauterelles et les scorpions de la terre, destinées à saper tout ce qui vit de sa vitalité, à l'exception des adeptes reconnus des Dieux personnels ; les hommes chercheront la mort à cause de leurs tourments.

Ornés des couronnes qui semblent être d'or, les Hostiles règnent sous la forme d'hommes tous faibles en apparence, mais en réalité forts comme des lions, et leur roi est le Roi des abîmes. L'homme psycho-intellectuel périt ainsi, brûlé par le feu de la discorde, étouffé par la fumée sulfureuse du mysticisme, aveuglé par les ténèbres de l'ignorance. Cependant le temps approche où la Voix sera entendue par la tribu du Lion (Les Hiérarchies), comme la voix du lion couchant ; la Voix de l'Eternel, Dieu-formateur qui repose dans ses formations ; la Voix qui va déclarer qu'il n'y aura plus de temps, qui proclamera l'immortalité terrestre ! Déjà la puissance de l'Hostile est brisée. D'un côté de l'abîme à l'autre, des lions couronnés d'arcs-en-ciel et les lions parmi les hommes, couronnés d'épines, se parlent et se répondent. Qui empêchera la construction du pont de traversée ?

A l'orient et à l'occident, au nord et au sud, et dans les îles de la mer, les scorpions ont piqué, les sauterelles ont dévasté la terre, le feu a consumé, la fumée a noirci et le soufre jailli des abîmes de l'Hostile a suffoqué ; mais à l'est et à l'ouest, au nord et au sud, la Lumière se répandra, la Lumière de la Sagesse et de la Vérité dont l'aube blanche et pure illumine déjà l'horizon !

La lumière calme de la passive que je vois, la fille de celui en qui fut manifestée une double part du Divin Formateur, brille au cœur de la civilisation comme une étoile dans l'obscurité de la nuit !

— Voyez-vous d'autres étoiles ?

— Je vois douze étoiles et une, et chacune diffère en gloire des autres. Qui voilera notre étoile dans les ombres du cramoisi et du violet ?

Alors, l'un après l'autre les trois proclamèrent :

— Les étoiles et leur voile d'ombre ne changeront jamais car autrement la confusion régnerait.

— C'est seulement dans leur lumière ainsi voilée que nous pouvons traverser l'abime.

— C'est seulement par la lumière ombragée, voilée d'ombre que nous pouvons choisir les pierres de fondation pour la construction du pont de traversée.

Puis le silence se fit et les trois passèrent du repos de la contemplation en des repos plus profonds ; mais celui qui voyageait se leva pendant qu'ils reposaient et se dirigea vers le grand Océan ; le grand Océan dont les eaux environnaient Mona la petite île de la mer. Et lorsque ses pieds touchèrent les vagues, la lumière du matin illuminait les feuilles de la forêt couvertes de rosée et les faisait briller de l'éclat diamantin d'une pure splendeur prismatique.

Alors ceux qui s'étaient reposés s'éveillèrent et s'enveloppant dans leurs grands manteaux se dirigèrent vers leurs foyers respectifs.

∴

A l'heure où les quatre chefs étaient réunis à la clarté des étoiles dans le silence de la forêt de pins, le colonel, oncle et tuteur de Miss Goldenvie, la milliardaire américaine rencontrée par Ernest à l'Hôtel de Rienzi, fumait et sablait le champagne en un cabinet particulier d'un café bien connu de Jefferson's City (Missouri), en compagnie d'un groupe d'officiers et de quelques amies, demi-mondaines aux costumes éclatants.

Le Colonel, vidant son verre, rit bruyamment et dit d'une voix que la boisson rendait épaisse et mal assurée :

— Demain nous nous mettrons en route pour le territoire Indien, afin d'avoir le plaisir d'attaquer de nouveau ces canailles

de Peaux-Rouges. N'est-ce pas une honte pour les Etats-Unis de ne pas les avoir extirpés depuis longtemps de notre pays libre ?

— Pour ma part, répondit un jeune capitaine, je ne demande qu'à sentir l'incendie des forêts qui abritent ces sauvages et leurs misérables wigwams. Ils font tache dans un pays civilisé et surtout dans un pays chrétien ! Passez le champagne, mon adorable.

Le colonnel se leva, remplit les verres et dit :

— Au succès de nos armes ! à l'extermination des Peaux-Rouges, hommes, femmes et enfants ! Hourra pour nos Etats libres et notre glorieuse République ! Hip, Hip, Hourra !

Pendant que les verres tintaient gaiement et se vidaient, un pasteur protestant se leva, le visage enflammé, et prenant son équilibre, rajustant sa cravate blanche, il dit solennellement :

— Mes frères et... demi-sœurs en Jésus, je n'ai pas besoin de vous rappeler que je suis un soldat du Seigneur ; comme tel, c'est d'abord mon privilège et mon devoir de me faire l'écho de votre noble et patriotique désir pour l'extermination de tous Juifs, Turcs, infidèles et hérétiques en général et pour celle des sales Peaux-Rouges en particulier. Je vous l'assure en outre, au nom du Sauveur qui mourut pour le salut de tous les hommes : de même que les forêts de ces sauvages seront brûlées par nos mains, de même, ils seront brûlés eux-mêmes à tout jamais dans les feux de l'enfer par la main des diables. L'incendie de la forêt de pins sera bientôt éteint mais les feux de l'enfer sont inextinguibles ! Ainsi soit-il !

Et une des demi-mondaines qui, ayant dépassé le printemps de sa jeunesse, commençait à se sentir inspirée de sentiments religieux, répéta solennellement : Ainsi soit-il !

∴

Le lendemain du jour où Ernest avait vu la main lumineuse voiler le papier sur lequel il allait écrire à la Princesse Iowa, il se mit dès le matin à son bureau, prit une feuille dans la vieille boîte de papeterie et recommença sa lettre :

« Nous ne nous sommes rencontrés qu'une fois ; nous avons à peine échangé quelques pensées, et cependant... »

La plume lui tomba des mains car la petite main lumineuse, bien nette, apparaissait de nouveau sur le papier.

Le soleil du matin rayonnait à travers la fenêtre qui s'ouvrait à l'est ; de nouveau Ernest se leva et examina la chambre.

Rien, rien ; pas même la main sur le papïer rose pâle.

« Je suis en proie à quelque étrange hallucination », dit-il à haute voix, sentant que le son de sa voix lui tenait compagnie. « Comment ? — Je suis pourtant sceptique. »

La pensée d'Iowa ne l'occupa plus, il ne songea qu'à la main et son visage, ordinairement doux et sympathique, devint presque dur. Il se rassit, reprit la plume et continua la lettre.

...« Et cependant je sens ..... »

Au-dessus des derniers mots : je sens, apparut la main lumineuse. Il se leva, ouvrit brusquement la fenètre qui donnait sur le boulevard et sentit le besoin de voir quelque chose d'humain ou tout au moins de physique ; sa pensée se porta vers le jeune chien-loup des Pyrénées qu'il avait laissé dans ses terres de la Haute-Garonne.

« Je voudrais que « Roi » fût ici, j'ai confiance en son instinct comme en sa fidélité. »

Rejetant en arrière, d'un geste impatient, ses cheveux bouclés il sortit sur le balcon. Aussitôt, sans qu'on eût frappé ni annoncé, la porte s'ouvrit et donna passage à un homme de formes athlétiques, plus âgé qu'Ernest de deux ans environ, blond, mais bronzé par le soleil.

Allant au-devant de lui les mains tendues, Ernest lui dit :

« Jamais, Llewellyn, je n'ai été si content de vous souhaiter la bienvenue ; je vous croyais à Aberystwith et vous voici. »

— « Je suis rentré à Paris ; mais pas tout à fait de mon propre gré. »

— Je ne comprends pas.

— Je vais vous expliquer mon retour soudain : Dans ma demeure isolée, que j'aime tant, qui était mon lieu de refuge et de tranquillité, je ne suis plus seul.

— Vous n'êtes pas marié ?

— Ce n'est pas cela ; mon compagnon n'est ni un homme ni une femme.

— Un revenant ?

— Non ; une main lumineuse, une main qui m'indique toujours cette direction. Devant la persistance de cette apparition, je me suis senti alternativement sérieux, amusé, sceptique, ou contrarié, mais j'ai fini par céder et me voici venu à Paris. Je viens d'arriver cette nuit et je suis venu vous trouver dès le matin. Peut-être n'avez-vous pas déjeuné :

Le visage d'Ernest pâlit :

« Pourquoi, demanda-t-il, pourquoi êtes-vous venu droit à moi ? »

— Je ne sais pas trop pourquoi ; mais je vous sais un rêveur, d'une race de rêveurs, et par quelque raison inexplicable j'ai établi une connexion entre vous et la main lumineuse.

— Etes-vous fatigué ?

— Non : j'ai été assis pendant des heures dans le train et j'ai bien dormi.

— Alors sortons ensemble.

— Volontiers : Si étrange que cela puisse vous paraître, je sens que la main m'a suivi.

Ernest mit son chapeau et sa redingote et ils sortirent.

En approchant de la Seine, Llewellyn remarqua des gens attroupés vers le fleuve : allons voir ce qui est arrivé, dit-il.

Au même instant un homme bien mis, d'allure aristocratique et d'âge mûr, s'arrêtait devant eux et levant son chapeau disait :

« Vous êtes docteur, je crois, Monsieur, quelqu'un vient d'être repêché tout à l'heure et déposé à terre sans vie apparente, mais avec les noyés il y a toujours espoir tant que la vie est encore aux centres. Voulez-vous venir ? »

— Certainement.

Llewellyn et Ernest coururent dans la direction des curieux. « Faites place au docteur ; écartez-vous ! » cria l'homme âgé, lorsqu'ils furent arrivés vers le rassemblement. La foule s'écarta devant Llewellyn suivi d'Ernest.

« Mon Dieu, s'écria ce dernier, c'est la belle enfant qui vend des muguets ! »

En effet, à ses pieds était étendu, sans vie, le corps de la jeune marchande de fleurs qui, la veille, lui avait offert ses muguets odorants ; la ceinture qui ceignait sa pauvre robe bleu marin toute usée portait encore un muguet.

Pendant qu'Ernest s'agenouillait, écartant les cheveux dorés tout mouillés et dénoués et mettait la main sur le cœur de l'enfant, Llewellyn dit au commissaire qui arrivait avec deux agents de police : « Faites venir une voiture ; mon ami a chez lui tout ce qu'il faut pour faire revenir cette enfant à la vie.

— Ne perdez pas de temps, dit Ernest, sans se lever, mais allez chercher tout de suite un autre docteur qui puisse nous aider.

Quelques minutes après, la marchande de muguets, muette et immobile, était étendue sur une couchette dans la chambre du rez-de-chaussée où Ernest avait l'habitude de recevoir.

« Qu'on monte la couchette et qu'on porte l'enfant dans mon cabinet de travail, dit-il à Llewellyn, dans la chambre où j'ai vu, moi aussi, la main lumineuse. »

Llewellyn donne l'ordre, puis dit au commissaire : — Non seulement vous êtes le bienvenu, monsieur le commissaire, mais votre présence est nécessaire... ayez la bonté de congédier tous ceux qui sont entrés sans permission et de donner l'ordre à vos hommes de n'admettre personne sauf le médecin que nous avons envoyé chercher.

— Et moi ?

Llewellyn leva les yeux et vit que celui qui parlait était le Monsieur qui leur avait annoncé l'accident ou le crime.

Lorsque leurs yeux se rencontrèrent, il sembla à Llewellyn que cette figure lui était familière et il répondit courtoisement :

— « Vous êtes libre de rester, monsieur, car c'est à vous que nous devons l'occasion de sauver, je l'espère, cette jeune existence. »

Le docteur arriva enfin mais ce ne fut qu'après deux heures

de soins continus et éclairés que les yeux noirs de la jeune fille se rouvrirent.

L'étranger s'approcha, une bouteille et un verre dans les mains :

« Le danger est passé, sa vie est sauvée, dit-il d'une voix qui tremblait d'émotion ; et il présenta le verre à Ernest en ajoutant : Donnez-lui à boire de ce vin de grenade, dont les grains sont comme des rubis fins. Ernest tressaillit et regarda l'étranger attentivement.

« Je ne me souviens pas de vous avoir vu avant ce matin, dit-il, et cependant vos paroles et votre voix me semblent familiers. »

L'étranger ne répondit rien.

Ernest vit les couleurs revenir sur les lèvres de la jeune bouquetière et la clarté de la vie illuminer ses yeux pendant qu'elle buvait.

— Pensez-vous que tout ira bien, maintenant ? demanda-t-il au médecin qu'il avait pris à part.

— Je le pense et je l'espère ; néanmoins les effets de la secousse et du refroidissement sont à redouter ; la surveillance est donc nécessaire pendant vingt-quatre heures encore et le plus grand calme est recommandé. Je préférerais s'il est possible qu'elle ne quittât pas votre maison.

— Certainement, elle peut rester ici ; mais une garde-malade est indispensable ; voulez-vous en trouver une ?

— Parfaitement : une personne en qui j'ai confiance sera bientôt avec elle ; je lui donnerai toutes les instructions nécessaires.

— Bien, dit Ernest.

Puis s'adressant à Llewellyn : Nous irons présenter nos respects à la Duchesse de Dromont, dit-il, et je passerai la nuit chez elle. Aucune tache de boue ne doit souiller le muguet pas même en pensée. »

Le médecin quitta la maison et Ernest et Llewellyn se dirigèrent vers l'hôtel de la Duchesse.

Malgré la potion calmante que le docteur avait ordonnée,

EAH ne pouvait dormir ; cependant la secousse et le refroidissement n'avaient aucune suite fâcheuse ; au contraire, le sang coulait dans ses veines plus rapide et une joyeuse excitation, suivie d'une délicieuse langueur pleine de rêves, avait pénétré son être. Une sœur de charité en robe grise et cornette blanche veillait assise à côté du lit ; EAH fut la première à lui adresser la parole.

— Voulez-vous que nous causions ensemble, dit-elle, il est inutile que je reste étendue les yeux fermés ; le sommeil refuse de venir.

— Soit ; dites-moi, chère enfant, comment il se fait que vous soyez tombée dans l'eau ?

— Je ne suis pas tombée. Deux hommes m'ont attaquée pendant que je regagnais mon logement ; j'ai appelé au secours, mais ils m'ont mis la main sur la bouche et m'ont jetée dans le fleuve. Tout d'abord je me suis débattue et quand je suis remontée pour la troisième fois à la surface j'ai essayé d'appeler à l'aide, puis j'ai perdu connaissance, mais, auparavant, j'ai eu une bien belle vision !

— Cela arrive fréquemment à ceux qui se noient : voulez-vous me la conter cette vision ?

— J'ai vu une main lumineuse, puis la mer. Alors il m'a semblé que j'étais redevenue une petite enfant ; je marchais la main dans la main avec ma pauvre mère chérie sur les grèves du Finistère ; la marée nous enleva et nous étions en danger de nous noyer...

— Ce n'était pas très beau tout cela.

— Non ! mais tout à coup un petit garçon que j'avais vu sur les falaises, il y a bien longtemps, est venu, m'a emportée hors d'atteinte de la marée et m'a montré un coquillage et un muguet que je lui avais donnés.

« Dans le Finistère, les jeunes filles croient à une vieille légende qui dit que si vous rêvez qu'un homme vous sauve de la noyade, il sera pour vous soit une bénédiction, soit une malédiction, selon la position de la lune et le cours des planètes. Mais j'ai oublié quelles sont les planètes qui ont une bonne ou une mauvaise influence.

« Je n'avais que six ans lorsque nous sommes venues à Paris et il y a trois ans maintenant que ma mère est partie pour le pays des ombres. La vie était dure ici, aussi n'y attachait-elle pas grande valeur, sauf par amour pour moi.

— Et depuis lors ?

— J'ai vendu mes paniers de fleurs et je me suis arrangée pour vivre ainsi. Nous avions un peu d'argent mais il a été dépensé en médicaments.

— Pauvre enfant ! votre vie doit avoir été bien triste depuis ces dernières années.

— Non, souvent j'ai eu faim et froid ; quelquefois je me suis blottie dans quelque coin pour dormir n'ayant pas de quoi payer un logement pour la nuit, mais toujours je n'ai jamais cessé de sentir en moi la lumière du soleil prête à percer les nuages.

— Peut-être est-ce la lumière du Saint-Esprit qui est en tous ceux qui ont été reçus dans notre sainte Eglise. Qui sait ? Peut-être avez-vous une vocation ?

— Qu'est cela ?

— Une vocation est l'œuvre spéciale du Saint-Esprit ; elle pousse ceux qui l'ont à pratiquer la pauvreté volontaire, l'abnégation de soi-même et la virginité ; c'est ce qu'on appelle les conseils évangéliques.

— La pauvreté involontaire est terriblement dure, je l'ai pratiquée pendant quatre ans : la vie des pauvres est toute d'abnégation et je ne suis pas mariée, peut-être ai-je une vocation. Et alors ?

— Si vous la suivez, vous recevrez cent fois autant en ce monde et la vie éternelle dans ce monde de l'avenir.

— La vie dans le pays des ombres ?

— Non, la vie dans le Paradis avec les Anges.

— Et si on est riche, heureux et si on se marie, que devient-on ?

— Souvent, après leur mort, ceux-ci restent longtemps en purgatoire, s'ils échappent à l'enfer. Quant au mariage, ce n'est pas précisément un péché, mais il y a un état plus saint et plus parfait, c'est le célibat religieux.

— Si vous n'êtes pas mariée, pourquoi portez-vous au doigt une alliance.

— Parce que je suis l'épouse de Jésus. Cette union distingue le célibat ordinaire du célibat religieux. Toutes celles qui embrassent ce saint état sont fiancées à Jésus et, à l'heure de la mort, leur union est confirmée. Nous abandonnons tout, sachant qu'il pourvoira à nos besoins.

— Il doit être très riche pour pouvoir entretenir tant de personnes, mais je ne me sens pas l'envie d'être du nombre.

— Pourquoi pas ?

— J'ai le sentiment que j'aimerais plutôt être l'unique femme d'un homme aussi pauvre, aussi humble soit il, plutôt que d'être l'une des nombreuses femmes d'un roi. D'ailleurs, il y a quelque chose de lugubre dans la pensée du mariage à l'heure de la mort.

— Il n'est pas nécessaire que vous soyez une religieuse, quoique ce soit beaucoup mieux. Il suffit que vous ayez été admise par le baptême dans l'Eglise Catholique Romaine et que vous suiviez ses lois.

— Je n'ai pas été baptisée.

La sœur tressaillit.

— C'est vraiment heureux que vous ne soyiez pas restée au fond de l'eau, si vous vous étiez noyée, aucun prêtre n'aurait enterré votre corps en terrain consacré et votre âme eût été à jamais avec les démons dans les feux de l'enfer.

— Je ne comprends pas. Je suis très contente d'être vivante, mais si j'avais été noyée, je serais allée vers mon père, ainsi que l'a fait ma mère, et nous aurions été tous les trois ensemble dans le royaume du *Haa-Hea-Ma*.

— « Dans le royaume de quoi ? mon enfant, dit une voix d'homme.

La sœur se leva :

— « Voici le Père Ambroise, notre directeur spirituel, qui est venu vous voir. »

Sur un signe du prêtre, la sœur se retira. EAH vit devant elle un homme vêtu d'une soutane noire et portant un bonnet carré

noir. Il était de haute taille, mince, sa figure pâle et intelligente portait les traces d'une vie ascétique.

— Le royaume du *Haa-Hea-Ma* est celui dans lequel passent certaines personnes en quittant la terre, Monsieur.

— Qui vous a dit cela ?

— Ma mère ; elle le tenait pour vrai parce que mon père le lui avait dit.

— Où êtes-vous née ? mon enfant.

— Au bord de la mer, dans le Finistère.

— Je connais l'histoire des habitants du Finistère et de leurs légendes originales, mais une telle croyance n'en fait point partie.

— Peut-être que non. J'ai quitté la mer à l'âge de six ans ; mais mon père n'était pas un homme du Finistère.

— D'où venait-il ?

— Du pays des forêts, dans l'occident lointain, là où les arbres sont pleins de *Draada*.

— Je ne comprends pas.

— Les Draada sont ceux qui, après avoir quitté leurs corps terrestres, peuvent vivre de la sève des arbres ou dans les grandes eaux.

— Ma chère enfant, soyez sûre que de tels êtres n'existent pas.

— Comment le savez vous ?

Le Prêtre se retournant vit que trois hommes venaient d'entrer dans la chambre. C'étaient : Ernest, Llewellyn et l'homme qui les avait priés de venir au secours d'Eah.

« Puis-je demander si vous êtes le propriétaire de la maison ? dit-il en s'adressant à Ernest ; dans ce cas je dois justifier ma présence. Vous comprendrez qu'il est de notre devoir de rendre service partout où il y a douleur ou maladie. Ayant appris le grave accident arrivé à cette jeune fille je suis donc venu sans retard ».

— Vous n'êtes pas un intrus, répondit Ernest. Nous estimons tous ceux qui vont où le devoir les appelle, et je vous connais du reste, Monsieur, de nom et de réputation, mais vous voyez vous-même que le plongeon dans l'eau n'aura pas de suite

durable. Puisque vous êtes ici, vous voudrez bien accepter quelque rafraîchissement avec nous.

Avant de quitter la chambre, Ernest dit aussi à la sœur de Charité : « Que désirez-vous, ma sœur, que je vous envoie pour votre déjeuner. »

— Rien, répondit-elle, notre règle ne nous permet pas de prendre de nourriture dans les maisons où nous soignons des malades, sauf avec une permission spéciale.

— J'enverrai tout de même double portion à Eah, dit Ernest en souriant.

— Ne parlons plus maintenant, je vous prie, dit EAH à la sœur ; peut-être pourrai-je dormir.

— Puis parlant à elle-même :

— « Où ai-je entendu sa voix et vu son visage ? »

∴

Les deux étrangers, le savant et le prêtre, retenus par Ernest, déjeunèrent avec lui et Llewellyn. Bientôt la conversation, sur une question du Père Ambroise, perdit son ton général :

« Quelqu'un peut-il me dire la signification exacte des mots *Haa-Hea-Ma* ? »

— Je ne me rappelle pas avoir jamais entendu prononcer ces mots, ni les avoir vus écrits, dit Ernest, et cependant ils me semblent familiers.

— Et à moi aussi, dit Llewelyn, mais pourquoi ? je ne le sais.

— Ces mots sont, je crois, d'origine celtique, dit le savant, et signifient : *Regarde, comme l'Eau*, mais beaucoup de ces mots surannés ont leur racine dans les langues sancrite ou chaldéenne. Puis-je demander au Père Ambroise où il avait entendu ou vu ces mots ?

— L'enfant qu'on a retirée de l'eau et amenée ici m'a dit que si elle s'était noyée, elle serait allée avec son père et sa mère dans le royaume des *Haa-Hea-Ma*.

— Je comprends ; c'est la partie de l'être humain la plus voisine de son enveloppement le plus matériel ; le « semblable à

l'eau » ; dans certaines conditions, cette partie trouve protection et sustentation dans la sève des arbres ou dans les eaux.

— Cette idée est aussi absurde que bizarre.

— Votre croyance destine au feu ceux qui ont quitté la terre, la croyance des anciens les destinait à l'eau ; beaucoup de monde, y compris les trépassés, préfèrent la croyance ancienne ; ils aimeront mieux attendre la restitution du corps dans la vitalité des arbres, dans les profondeurs des forêts ou dans les profondeurs des eaux tranquilles plutôt que torturés par les diables dans un feu qui ne s'éteint jamais.

— Notre-Seigneur lui-même a parlé du feu qui ne s'éteint jamais.

— Ou plutôt ceux qui, deux cents ans après l'accouchement de sa mère, ont parlé et écrit au nom du Fils.

— Peu importe ; l'autorité de l'Eglise catholique, apostolique et romaine est suffisante en matière de foi et de pratique.

— Tous ceux qui observent les signes des temps, répliqua Llewellyn, remarquent que l'Eglise ouvre çà et là dans ses remparts, imprenables aux âges ténébreux, des ouvertures par où elle peut, si elle y est contrainte, s'échapper en se transformant. Il est évident aussi que son Dieu Incarné s'éloigne de plus en plus de la Divinité d'il y a 1900 ans : elle évolue au fur et à mesure que l'intellectualité de l'homme progresse. Le portrait qu'en font les hommes du temps actuel ne rappelle que de bien loin celui qu'en donnent les évangiles et bien souvent ces portraits modernes ne se ressemblent pas même entre eux quoiqu'ils soient faits par des membres de l'Eglise. Mais l'Eglise, maintenant, est moins une société religieuse qu'une vaste organisation sociale, politique et financière dont le but est la puissance matérielle plutôt que celle psychique.

— Quoique prêtre et religieux, je dois reconnaître qu'il y a beaucoup de vrai dans vos remarques ; d'année en année, l'Eglise s'attache moins à son influence spirituelle ou psychique, comme vous l'appelez, qu'à son influence matérielle et actuelle. L'affaiblissement de son prestige sur le peuple et sa tolérance toujours croissante inquiètent beaucoup de chrétiens soit dans son sein soit en dehors.

— Les chefs de l'Eglise militante, répliqua le savant, sont d'habiles généraux ; leur tactique ressemble à celle de la Huppe qui détourne par ses mouvements et par ses cris l'attention de ceux qui s'occupent de son nid. L'Eglise est capable de modifier, de transformer, d'abandonner son culte et le Seigneur qui fait partie de son principal mystère : la Trinité. Elle pourrait même, dans certaines circonstances, abandonner ses richesses connues, mais il est un trésor intérieur auquel elle ne renoncera jamais aussi longtemps qu'il restera d'elle pierre sur pierre ; deux cordons gardent ce trésor dont elle sait la valeur inestimable.

— Et ce trésor ? ces cordons !

— Ce sont ses sensitives ; c'est-à-dire les passives de ses ordres religieux contemplatifs, le conseil évangélique de virginité, puis le confessionnal.

Pendant que le savant parlait ainsi, la porte s'ouvrit pour donner accès à deux jeunes gens qui avaient à peu près l'âge d'Ernest. Celui-ci se leva pour les recevoir et les présenta sous les noms de Louis Lebrun et Fabian Latonier ; deux amis de collège.

« En Fabian Latonier, dit le Père Ambroise au savant, je reconnais le jeune soi-disant apôtre de la libre pensée. Ne continuons pas, je vous prie, notre conversation devant lui car il n'est nullement philosophe. Votre conception de l'Eglise m'intéresse et, si vous le permettez, je vous accompagnerai lorsque vous partirez.

— Avec plaisir.

Le silence presque pénible qui avait suivi l'arrivée des nouveaux venus produisait une certaine sensation de gêne : il fut interrompu par un éclat de rire de Louis Lebrun :

« Vous me regardez d'un œil défavorable, Ernest, dit-il, est-ce ma chère personne ou mon complet acheté tout confectionné qui choque le raffinement de votre goût ? »

— Ni l'un ni l'autre ; je songeais à l'article que j'ai lu hier dans le journal et dont je vous crois l'auteur ; j'étais curieux de savoir si vous avez dit ce que vous pensez.

— Certainement. Je regarde l'homme comme un simple ani-

mal, et en fait il n'est qu'une machine animée. Lorsque la force motrice est retirée, il ne reste de lui qu'un cadavre. J'accorde volontiers que comparé à un poulet il est une machine supérieure tant qu'il peut conserver toute sa force motrice, mais lorsque celle-ci s'est échappée graduellement, comme le gaz d'un ballon, ou lorsqu'il lui arrive quelque malheur subit, analogue à l'explosion de la chaudière d'une locomotive, le poulet et le philosophe (la compagnie présente toujours exceptée) sont également cadavres et rien de plus : le poulet devient même supérieur à l'homme ; il peut être mangé et par conséquent devenir utile, tandis que l'homme, sauf quand on l'emploie à la salle de dissection, nous force, pour nous débarrasser de lui, à dépenser un argent qui serait bien mieux employé à procurer plaisir et confort aux vivants. L'unique objet raisonnable de la vie est donc d'entretenir la force et l'énergie : le vin, le jeu, les femmes (bien entendu avec modération), en un mot tout ce qui procure le plus d'énergie avec le moins de dépense est seul digne de l'homme pratique et de bon sens.

— J'ai passé par cette phase, répliqua Fabian Latonier d'une voix calme et froide, mais un jour que je faisais une conférence à la salle du Peuple, dans le but de prouver qu'il n'y avait rien d'inconnu, j'ai trouvé l'inconnaissable et à présent ma conviction est faite : nous sommes tous des brutes ignorantes, capables seulement d'entrevoir extérieurement le monde objectif, mais il y a en nous des capacités inconnues et insoupçonnées.

— C'est donc pour cela que vous avez abandonné vos conférences?

— Certainement. Sachant que je ne sais rien que puis-je enseigner ? Si on ne peut faire autre chose, on peut du moins être fidèle à sa conviction et rester logique. En attendant, l'ardeur de la vie s'est évanouie pour moi ; je l'estime sacrée non pour ce qu'elle est mais pour ce qu'elle peut être ; j'endure l'existence au jour le jour en veillant et en attendant.

— Cette dépression générale est une des phases de l'infidélité, répliqua le Père Ambroise.

— Pardon ; je ne suis pas infidèle parce que je n'ai jamais

fait de profession de foi ; je cherche la vérité et la vérité seulement.

— Je comprends, vous êtes un athée.

— Oui, dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire que je suis sans Dieu non par ma propre volonté ou par mon désir, mais parce que parmi les nombreuses croyances et les cultes existants je ne puis trouver un Dieu qui égale ma conception, pourtant si limitée et imparfaite. Il me tarde, j'ai soif, de vénérer quelque chose à quoi je puisse aspirer ; l'incapacité de le trouver est la cause de mon mécontentement et de ce que je puis appeler mon inertie en comparaison de mon énergie naturelle.

Une lueur d'affection brilla dans les yeux sérieux du savant et pendant que les autres conversaient ensemble il s'approcha de Fabian pour lui dire à voix basse :

— Elle est en vous la Divinité que vous cherchez, votre moi le plus élevé en est le vêtement, mais jusqu'à présent vous en avez été peut-être inconscient.

Louis Lebrun se leva et prenant son chapeau et sa canne dit : « J'ai un article à achever pour « le Matérialiste », je dois donc abréger ma visite de ce matin ; quelqu'un de cette brillante petite coterie me favorisera-t-il d'une idée purement matérialiste ?

— Je serai très heureux de le faire, répliqua le savant en souriant.

Louis Lebrun secoua la tête : non, non, Monsieur, vous seriez le dernier chez qui je chercherais un appui pour les doctrines matérialistes.

— Vous vous trompez ; je suis matérialiste acharné.

— Comment cela ?

— En constatant que tout est matériel sauf l'Unique Impénétrable et Indivisible ; que la matière est coéternelle avec l'Impensable et lui serait co-égale aussi si elle était équilibrée. Vous êtes un adepte de la matière dans l'un seulement de ses degrés, moi dans sa totalité.

Lorsque Fabian Labonier et Louis Lebrun eurent quitté la maison, le Père Ambroise dit :

— Combien il est regrettable qu'un jeune homme aussi intelligent que Louis Lebrun soit déjà plongé dans une telle profondeur de dépravation !

— Cette glorification de soi-disant vices, répondit Llewellyn, ce mépris des vertus qu'affecte la société actuelle est l'effet d'une instruction religieuse contre nature. En apparence, c'est de la profanation ; en réalité, ce n'est, le plus souvent, qu'un léger et ample pardessus destiné à parer la poussière d'édifices qui s'écroulent ou la bruine de « giries » religieuses et philosophiques.

« Louis Lebrun partage l'argent qu'il a durement gagné avec des camarades plus pauvres que lui, aspirant au renom littéraire ; il a soigné avec la tendresse d'une femme, un ami atteint de la fièvre typhoïde ; je l'ai vu pleurer comme un enfant à la mort de son chien !

Sur ces mots, le savant prit congé d'Ernest. Le prêtre se leva et dit : notre chemin est dans la même direction ; si vous le permettez, je vous accompagnerai.

Puis s'adressant à Ernest :

— J'ignore vos intentions à l'égard de la petite bouquetière ; mais si elle a besoin de repos et de changement, les sœurs seront très heureuses de la recevoir, sur ma recommandation, comme pensionnaire libre, dans leur maison de convalescence ; l'air y est pur et les jardins en sont vastes et magnifiques : Avec votre permission je le lui dirai.

— Je regrette que la prudence professionnelle ne me permette pas d'accéder à votre désir. Après la secousse qu'elle a subie, la quiétude et le repos le plus absolu sont nécessaires ; je la garderai moi-même.

Le Père Ambroise et le savant se dirigèrent vers le quartier Latin.

Chemin faisant, le premier dit :

— Vous êtes sans doute, Monsieur, du nombre de ceux dont le désir le plus ardent est de déraciner et de détruire l'Eglise catholique et avec elle tout le sectarisme chrétien ?

— Mon désir le plus ardent est, au contraire, d'éviter une pa-

reille destruction, je voudrais transformer toute la société par l'évolution de la vérité qu'elle contient.

— Vous admettez donc que l'Eglise catholique et romaine contient une part de vérité ?

— Comment pourrait-il en être autrement puisqu'elle a vécu pendant plusieurs siècles ? De même que dans le monde organique, partout où il y a conservation de forme individuelle, il y a vie ; de même dans une société ou un groupement, partout où il y a continuité, il y a vérité.

— Alors vous reconnaissez la nécessité d'une croyance et d'un culte ; vous comprenez que si l'on affranchissait l'homme de toute contrainte religieuse, si on lui laissait la liberté d'action dont on a tant parlé, ce serait néfaste pour la collectivité. Ce ne serait pas la liberté qui régnerait, ce serait une licence dont abuseraient tous les gens de mauvaise volonté au détriment de ceux qui sont de bon vouloir. Croyez-moi, c'est la peur salutaire de la mort, du jugement dernier, du purgatoire et de l'enfer qui met le frein le plus puissant aux passions criminelles.

— Une transformation violente et subite n'est pas compatible avec la justice et la charité ; l'évolution du reste n'est efficace qu'autant qu'elle est graduelle.

Aussi longtemps que les hommes ressentiront le besoin de la soi-disant religion, il vaut beaucoup mieux que chacun garde la sienne. En tout pays, aussi arbitraire que paraisse la forme de gouvernement, le pouvoir réel et effectif réside dans la collectivité aussi sûrement que la véritable richesse est dans le sol, quelque grands que puissent paraître les avantages apparents d'une grande cité. S'il en est ainsi, la collectivité aura toujours la liberté pour laquelle elle est mûre et l'unique moyen de préparer les individus à la liberté est l'éducation dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire le développement des capacités individuelles avec l'enseignement des moyens propres à perfectionner continuellement ces capacités. Pour le moment, la position du peuple est pitoyable à l'extrême ; la puissance qu'on lui a donnée ne lui sert à rien parce qu'il manque de la connaissance indispensable

pour l'utiliser ; il est dans la situation d'une bête de somme dont les forces seraient usurpées par persuasion. Par leurs paroles mielleuses, par leurs promesses irréalisables, quelques tyrans astucieux le persuadent de porter pour eux des fardeaux qu'eux-mêmes ne voudraient pas seulement toucher du doigt.

— Et quel serait le résultat de votre utopie si elle était réalisée ?

— Tout sectarisme cesserait, l'humanité serait unifiée dans l'unité de l'Impersonnalité Divine dont l'homme collectif est le sanctuaire.

— Et ainsi la Religion serait destinée à l'oubli ?

— Non pas. Religion signifie simplement action de relier ; et la connaissance de ce fait que l'homme collectif est le vêtement, la manifestation de l'Impersonnalité Divine, la certitude que son perfectionnement est sans bornes lieraient, uniraient l'humanité de telle façon qu'elle proclamerait aussitôt cet âge de diamant où doit régner la paix universelle. Naturellement et justement, tous les hommes d'une mentalité saine résistent au « dernier ennemi qui sera vaincu par l'homme » : *la mort*. Mais que la peur d'un jugement dernier, d'un purgatoire ou d'un enfer puisse empêcher le crime, nous ne voyons pas comment cela peut être. L'assassin doué de sang-froid peut aisément, s'il lui plaît, feindre la contrition, et alors non seulement il sera traité dans sa prison avec indulgence, avec quelques égards même, mais il obtiendra encore l'absolution plénière de ses fautes; et quand il marchera à l'échafaud au milieu du peuple, l'aumônier de la prison le précédera, un crucifix à la main, prêt à lui délivrer un passeport pour le royaume du ciel. L'unité de l'homme collectif par son union avec la *Divine Impersonnalité* qui réside en lui, voilà la seule et véritable base de toute sociologie, et tant qu'un culte sera rendu à quelque Dieu personnel que ce soit, cette union sera impossible.

— Nous différons complètement sur ce point. Les saintes Ecritures elles-mêmes, les anciennes comme les nouvelles, les enseignements des apôtres, ceux des Pères de l'Eglise, sont tous avec moi et contre vous.



— Les Ecritures saintes sont comme des amas de sable sous lesquels se cachent des huîtres perlières ; on en a retiré quelques perles de prix, mais les autres sont tellement recouvertes de gangues ou de concrétions qu'elles sont presque méconnaissables ; là cependant où une perle de vérité a été gardée, son lustre est avec nous.

— Je ne saisis pas la signification de vos paroles ; donnez-moi, si vous le pouvez, quelque exemple d'un auteur que je puisse reconnaître comme Chrétien catholique.

— Saül de Tarse dit aux Initiés : « Il n'y a ni Hellènes ni Israélites, il n'y a ni Scythe, ni barbare, il n'y a ni esclave ni homme libre car le sanctificateur est un et étant en vous tous, vous êtes un aussi, » et encore :

« Comment vous dites-vous les uns aux autres : moi, je suis de Saül, et moi je suis de Pierre, moi de celui-ci, ou moi de celui-là, parce que vous avez été préparés à l'initiation par ces hommes ? Le Divin sanctificateur est-il divisé ? Avez-vous été initiés au nom de Saül ? Pierre s'est-il sacrifié pour vous ? »

— Je reconnais les paroles que vous citez mais elles sont étrangement transformées.

— Mes citations sont de l'original.

— Votre interprétation est inadmissible. Saint Paul, ou, comme vous l'appelez, Saül de Tarse se proclame au commencement de toutes ses Epîtres le serviteur et l'apôtre de Jésus-Christ et dit formellement qu'il a été choisi pour l'annoncer.

(*A suivre.*)

QUATRIÈME PARTIE : VARIÉTÉS

LA VIE DU MONDE MINÉRAL

Prouvée expérimentalement

La brochure de M. Giovanni Colazza, annoncée dans notre dernier numéro *La Vita nei Cristalli*, est d'un si grand intérêt pour nous, vient si bien à l'appui de nos doctrines, que nous ne pouvons nous dispenser d'en donner une analyse suffisante, selon l'espace qui nous est mesuré, pour ceux de nos lecteurs qui ne connaissent pas l'italien.

Il s'agit de travaux poursuivis pendant de nombreuses années par le savant Otto Von Schrön, professeur à l'Université de Naples, et tendant à démontrer tous les caractères de la vie dans le développement du cristal minéral. Ces recherches ne sont pas la suite d'une hypothèse établie *a priori*, elles ont leur source dans d'ingénieuses observations survenues au cours d'autres études, inattendues tout d'abord, mais poursuivies depuis, avec persévérance, pendant plus de dix-huit ans, et publiquement démontrées par des centaines de projections sur un grossissement de 400.000 fois.

Les premiers travaux du savant docteur ont porté d'abord sur les cristaux qu'il avait trouvés dans les produits de sécrétion de bacilles microscopiques, et particulièrement sur ceux de l'acide urique. Il avait alors constaté que le liquide générateur de ces cristaux présente d'abord un mouvement propre, caractéristique, sous forme d'onde vibratoire calorifique, qu'ensuite il se différencie par l'apparition d'éléments globuleux qu'il nomme *pétroblastes* et qui présentent deux aspects opposés, l'un blanc, l'autre noir ; qu'enfin, après une série de transformations intimes, le cristal né de ces pétroblastes s'émousse dans ses angles, perd ses caractères de structure interne, et se fond en une masse hyaline, uniforme, qui marque l'heure de sa mort ; il est alors fossile.

Mais, dans le cours de sa période vitale, il s'est reproduit et cela, par tous les modes connus de génération ; sissiparité, bourgeonnement et endogénèse avec émisssion et émigration de son rejeton qui devient indépendant. Il a pu subir aussi certaines maladies telles qu'une sorte d'albinisme ; on le voit enfin lutter même pour l'existence avec ses congénères ; si deux cristaux pendant leur accroissement viennent à se rencontrer, l'un des deux finira par absorber l'autre, et durant cette lutte, on verra reparaître les ondes vibratoires calorifiques.

Ainsi ces cristaux affectent toutes les formes de la vie ; mais

on pouvait douter que cette propriété leur appartînt; ceux observés provenaient directement d'un organisme animal; ils en étaient même une production chimique immédiate; Prof. O. V. Schrön étendit donc ses observations aux corps purement minéraux et non seulement il les vit confirmées, mais encore il y put découvrir de nouveaux faits de la plus haute importance. En voici toute la série :

La solution saline est d'abord parfaitement homogène ; aucune particule solide ne s'y trouve suspendue; puis elle se différencie pour prendre l'aspect granuleux ; ensuite apparaît un plasma réticulé au milieu duquel se forme le pétroblaste sous son double aspect signalé tout à l'heure, de *protoblaste* et *deuteroblaste ; « manifestation claire de la vie,* observe ici le Prof. Schrön, *puisqu'on y voit l'antagonisme entre deux substances primitives réunies en vue de la constitution d'un individu.* »

Ce pétroblaste produit donc le cristal, mais l'embryogénie de celui-ci offre encore un phénomène très instructif; c'est la manifestation des centres de force qui déterminent la forme régulière. La force s'y traduit par un axe qui n'est pas seulement idéal, mais qui apparaît comme un sillon vide au milieu de la matière plastique. Puis le pétroplasma se dispose régulièrement autour de cet axe comparable à la ligne dorsale des vertébrés, et y assume des formes qui varient suivant le cristal, imitant souvent celles des tissus animaux : c'est ainsi, par exemple, que la *pétro-cellule* de l'acide silicique ressemble à la cellule nerveuse de l'écorce cérébrale.

Enfin la pétrocellule offre à son tour trois sortes de génération : ou la sissiparité, ou le bourgeonnement, ou un mode spécial qui consiste dans l'expulsion du nucléolus, transformé ensuite en cristal. L'axe autour duquel se disposent les pétrocellules n'est pas toujours rectiligne (comme dans l'alun, par exemple), il peut être aussi en spirale, en forme de croix, ou en forme d'étoile en cinq pointes, ou en d'autres encore: L'axe du cristal affirme si bien sa propre individualité que l'on voit se former d'abord les deux angles qui s'opposent à son extrémité pour ne s'unir que progressivement, subissant ensemble les mêmes déviations accidentelles, alors que rien encore ne les rejoint.

Avant même que ces angles se forment, l'axe prouve son individualité par la résistance qu'il oppose aux fils de protoplasma qui s'en approchent; ils en sont repoussés jusqu'à la périphérie comme par un obstacle invisible. La chaleur ne détruit la force vitale qu'autant que la matière cristalline est fondue.

Les conclusions sont à citer textuellement :

« Comme le Prof. Schrön est un homme de génie et non un simple manœuvre de la science, il a déduit de ses recherches tout un système de conception religieuse de l'Univers ; loin de trouver des contradictions entre la science et la religion, il af-

firme que sa religiosité s'est accrue en raison directe de cette pénétration dans les secrets de la Nature.

« Il n'en parle pas en public, parce qu'au public il ne parle que d'expérimentations, mais ce sont choses qu'il aime à répéter à ses amis et à ses élèves. *La matière*, dit-il, *n'est nullement chose vile et méprisable ; elle est essentiellement noble et divine*. C'est là, dans l'idée du Prof. Schrön, un panthéisme qui n'exclue nullement l'idée d'un Dieu unique.

« La matière est vivante et tend à se différencier, et en se différenciant, elle se perfectionne. *De ce perfectionnement naît la liberté et de la liberté, le vice ;* une condition matérielle plus élevée est aussi plus facilement sujette à se corrompre.

« *La force qui domine la matière* et qui se manifeste comme étrangère à celle-ci est *une sorte d'éther*, c'est-à-dire un *éther différent par sa constitution et plus subtil que celui où se produisent les ondulations lumineuses et électriques*.

« Le fait d'avoir distingué pour l'homme une qualité spéciale de plasma, distinct de celui des autres animaux, a sa raison d'être en ce que le Prof. Schrön n'admet pas la théorie Darwinienne, estimant que la loi d'hérédité est un mode de développement spécial dans l'échelle des êtres. La constitution actuelle de l'Homme n'est pour lui qu'un passage vers un degré de supériorité infiniment plus élevé que celui des autres êtres vers une perfection future plus grande encore. »

En rapprochant cette importante communication de l'ouvrage d'Hœckel dont nous avons rendu compte récemment, on voit combien la Doctrine Cosmique trouve de confirmations dans la science positive, jusque dans ses principes fondamentaux.

Les alchimistes, particulièrement, ne manqueront pas de remarquer tout le profit qu'ils peuvent tirer de pareilles observations pour leur science.

BIBLIOGRAPHIE

Les Ames vivantes, par Thémanlys.

C'est avec une joie véritable que nous avons reçu ce livre si plein de pensées, d'espérance et d'énergie. Nous n'avons pas l'honneur d'en connaître l'auteur, nous ignorons à quelle source il a puisé son inspiration et ses principes, mais ils sont si conformes aux nôtres que nous ne craignons pas de saluer son œuvre comme un véritable plaidoyer de nos doctrines. Nous aimerions à pouvoir le considérer comme un essai de leur application à la littérature ; nous espérons, du moins, qu'elle trouvera son écho dans l'âme de tous les artistes que nous comptons parmi nos partisans.

C'est un roman tout psychologique, son intérêt est tout entier dans les sentiments qui s'y développent, encadrés d'une action

tellement simple que bien des lecteurs accoutumés aux émotions dramatiques la pourront trouver insignifiante. L'auteur, loin de craindre qu'on lui fasse un reproche de cette simplicité, nous déclare qu'elle est voulue, et nous en explique la raison dans une préface fort intéressante où il traite excellemment des principes de l'art en les appliquant particulièrement à la critique de l'art moderne.

Se conformant lui-même aux préceptes qu'il préconise, il nous annonce que son œuvre est l'essai non du symbolisme hiératique, mais d'un symbolisme naturel qui, sous la représentation d'un cas particulier, nous en montre la généralisation dans le Tout et ramène ensuite cette forme générale à l'autre pôle du Tout, c'est-à-dire à l'individu. Ce qu'il a voulu, surtout, c'est nous faire le tableau de l'ascension vers le Bien et le Vrai, au lieu de peindre le trouble vertigineux de la fatalité que le mal engendre : « Le drame, nous dit-il, fascine et entraîne ; mais la tendance la plus pure nous ordonne d'effacer le mal, non de l'évoquer ; la catastrophe est moins tragique que la victoire et la terreur est un moyen grossier... Tenir les foules devant la gueule du monstre inassouvi c'est attenter au bonheur des hommes.... A quoi sert de constater le mal, si ce n'est pour en triompher ? »

Et c'est le triomphe sur le mal que nous représente ce roman. Nous n'avons pas à juger ici si l'auteur ne s'est pas laissé entraîner un peu trop par la crainte de ce vertige du mal, s'il nous a justifié avec assez de vigueur la nécessité et l'évolution des conversions qu'il nous raconte : ce qui nous touche particulièrement, c'est qu'il les fonde sur tous les principes de nos doctrines et qu'il en fait ressortir toute la poésie grandiose, toute la force, toute la fécondité.

Les âmes d'artistes qu'il nous représente, tourmentées des angoisses qui troublent si profondément notre époque, sont non seulement guéries, mais rendues même à toute leur activité vivifiante et harmonieuse, précisément par l'effet de tous les préceptes Cosmiques auxquels la Revue s'est consacrée :

L'Unité qui se réalise dans l'union pathétique des individualités en en renforçant la liberté et la puissance ; la dualité d'être montrée partout comme la source de la joie et de la fécondité vivante, parce qu'elle produit la recherche et l'harmonie des contraires opposés d'abord ; l'équilibre actif, comme seul moyen de cette harmonie toujours renouvelée et réalisatrice indéfinie de l'infini idéal ; la matière, la vie réelle, terrestre, indispensables à cette éternelle manifestation de l'inépuisable Idée : l'inanité du rêve qui ne sait pas s'incarner, de la spiritualité qui se refuse aux aspirations ardentes de tout ce qui veut vivre et languir dans les ténèbres du désir inassouvi ; la toute-puissance, enfin, de la Volonté seule capable d'accomplir cette réalisation et particulièrement de la Volonté humaine sanctifiée par l'Intelligence

et la Science, parce qu'elle seule peut manifester la Beauté de la Nature, lui faire sentir toutes les palpitations de son amour pour l'Esprit qui brûle de s'incarner en son sein. Voilà tout ce que fait vivre, par la chaleur de sa poésie convaincue, cette histoire si simple.

Le poète René, repoussé par une coquette qu'il aime, arrive par la force même de sa douleur et dans la méditation solitaire, à comprendre la puissance et la Vérité de ces principes d'équilibre dans l'unité harmonieuse et vivante des contraires pathétisés. Secondé dès lors par la direction d'un Mage, il forme un groupe d'amis qui non seulement se régénèrent eux-mêmes par leur union et par les enseignements de leur chef, mais ramènent à la lumière de la Volonté éclairée, idéalisée et pathétisée, d'autres âmes égarées dans l'erreur des multiplicités ténébreuses dont souffre notre époque.

La femme ranimée, elle aussi, par le même souffle, et ramenée au vrai principe de l'amour dans la dualité d'être, est représentée par Stella en qui René retrouve dans toute sa pureté l'amour dont la coquette Irène ne lui avait fait connaître que la souffrance. Emportée par l'excès même de puissance de sa beauté et de son intelligence, celle-ci ne trouve l'exercice complet de sa force que dans une rivalité machiavélique contre Stella à qui son orgueil blessé veut reprendre René. Nous avons ainsi dans ces deux types principaux une excellente image de l'Hostile et de l'Homme saint, d'Aoual et de Sheba-el-Ma, et l'action même achève de nous en donner fort bien l'esprit, en même temps que celui du Cosmos entier, selon le plan annoncé par l'auteur.

Amie intime en même temps que rivale de Stella qui la veille et la seconde sans cesse, Irène n'est tombée que par l'effet de ce principe profond que lui rappelle en excellents termes son amie généreuse : « Nées pour le bien, les grandes âmes sont peut-être aussi les plus capables des grandes erreurs. Loin de te condamner, le trouble de ta nature ardente proclame ta noblesse. L'immense désir de vivre qui grondait en toi a mûri trop tôt, et dans la souffrance précoce d'une joie refusée, il s'est brisé et corrompu lui-même... Tu t'es condamnée, abandonnée, méprisée, livrée par excès de crainte, par vertige. »

Aussi le salut est-il précisément dans la cause même de la perte ; la majestueuse Irène trouve dans la puissance du Mage la seule force capable de dompter son orgueil en apaisant dans un amour, soumis parce qu'il est sincère, les désirs excessifs de son âme vigoureuse. Tandis que Stella s'unit à René, dans une sphère plus haute encore de l'idéal, Irène, maintenant son amie sincère, s'unit au Mage, et la réalisation de cette double dualité d'être achève l'harmonie du groupe psycho-intellectuel rassemblé autour du poète et de son maître.

Nous voudrions citer quantité de passages de cette œuvre si originale pour montrer quelle force elle puise aux principes de

nos doctrines ; sa préface, son prologue, certaine conversation avec un artiste dévoyé ; la conférence faite par René à quelques amis et bien d'autres encore ; mais la place nous manque, il faut nous refuser au plaisir de cette justification, et, d'ailleurs, nous préférons en laisser la primeur à nos lecteurs, nous contentant de leur recommander ce si intéressant effort. Nous sommes certains qu'ils seront heureux comme nous de saluer, dans ces pages toutes vibrantes d'énergie autant que de sentiments poétiques, l'œuvre d'un ami de la première heure.

Nous devons remettre à un numéro prochain le compte rendu de trois ouvrages intéressants reçus en dernier lieu : *Le système général de philosophie populaire*, par P. Gayvallet ; — *Le Langage astral*, par P. Flambart ; — *Les Mystères de l'Etre*, par Ely Star.

SOUSCRIPTION

POUR LA PROPAGATION DE LA DOCTRINE COSMIQUE

A. G	3 fr.
M. et Mme Andrée.	7 fr.
Mlle Georgette X., MM. Sylvain Y. et Antoine Z.	3 fr.
Mois antérieurs	181 »
Total.	194 fr.

La Tradition Cosmique

A NOS SOUSCRIPTEURS

L'apparition de notre premier volume se trouve encore retardée un peu au delà du temps que nous avions fixé. Nous faisons tout le possible pour satisfaire au plus tôt et au mieux nos souscripteurs et nous espérons qu'ils n'auront pas à regretter ces petits retards involontaires.

La souscription reste ouverte chez M. Chacornac, 11, quai Saint-Michel à Paris (V^e).

AVIS AUX ABONNÉS

Ce numéro sera le dernier adressé à ceux de nos abonnés qui n'auront pas envoyé leur renouvellement dans le courant de ce mois.
